3 1761 07966135 1

PQ
2607
E58M4

BINDING LIST JAN 1 1922

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/melchisdechsui00derm

MELCHISÉDECH

SUIVI DE

SYMIAMIRE

B435m

ÉMILE DERMENGHEM

3

Melchisédech

suivi de

Symiamire

On se lasse de tout,

excepté de connaître.

160426
1/4/21

LA CONNAISSANCE
9, GALERIE DE LA MADELEINE, PARIS (8e)

1920

PQ
2607
E58M4

MELCHISÉDECH

L'amour est d'autant plus profond que la connaissance est plus certaine.

LÉONARD.

L'amour naît de la connaissance vraie aussi nécessairement que la lumière naît du soleil.

SPINOZA,
Traité Th.-Pol, note XXXIV.

Du même Auteur :

La Vie affective d'Olivier Minterne.
1 vol. in-16 (Crès).

En préparation :

Odes et Critiques.

La Religion de Joseph de Maistre,
(ses influences ésotériques).

I

Car ce Melchisédech, prêtre du Dieu très haut..., auquel Abraham donna la dîme de tout ce qu'il avait pris, qui s'appelle, selon l'interprétation de son nom, premièrement roi de Justice, puis roi de Salem, c'est-à-dire roi de Paix...

MONOLOGUE DE DANIEL

DEVANT

LA MER DU NORD

« ...Tout ceci est bien romantique... et moi-même... Quelle situation délicate est celle d'un romantique qui s'analyse, et qu'il est malaisé de s'analyser dans ce vent, devant ces vagues ! Si j'avais seulement une claire fontaine bien calme et sans ride, pour miroir, comme Narcisse...

Pas une goutte d'eau dans ces dunes. Et il est impossible de se contempler dans un océan.

Au fait, il n'est ici de romantisme et de clinquant qu'en moi-même. Cet aspect de la Terre est merveilleusement désencombré de tout ce qui est vain. Seul subsiste devant l'eau l'indestructible grain de sable qui est parmi ce qu'on peut trouver encore de plus éternel.

La simplicité atteint ici l'extrême pathétique. Trois couleurs à peine différentes les unes des autres, toutes également ternes, passent du jaune pâle au gris vaguement vert et au gris à peine bleu. Au moutonnement des nuages correspondent les ondulations des vagues et celles un peu plus accentuées des dunes. Le vent fait de tout une perpétuelle transformation, mais rien d'essentiel ne change.

Je suis tel l'homme primitif parvenu aux extrémités de la terre, et qui se mit à cultiver un champ à l'abri du frêle rempart de sable, occidentales limites de l'Océan imparcouru.

Ce barbare, je l'imagine grand, blanc et roux, nonchalant, sensuel et un peu abruti ; certes moins que moi compliqué. Comme sa société me serait bénéfique en même temps qu'insupportable. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait une âme, et rien ne le préoccupait moins que de se bien comprendre.

Au bord d'aucune source et devant nul regard, il n'a eu la pensée de se contempler curieusement. Il croyait que tout était arrivé. Il était tout entier au moment présent, comme Gide ; il jugeait pragmatiquement chaque chose, ainsi que

Jammes, mais sans le savoir. Sa vie n'avait aucune espèce d'intérêt, et il la prenait pourtant très au sérieux. La mienne pourrait être passionnante et je ne parviens pas à y prendre goût...

Je suis beau. Mon corps se dresse tendu vers la Vie, comme une bête de proie. Mes yeux — parfois on ne voit plus qu'eux dans mon visage — sont un peu hagards de trop d'extase devant ce qu'il y a de beau dans le monde. Mes cheveux sont fins, très fins. J'aime le sourire de ma bouche et la noblesse un peu dégénérée de mes traits. Mes mains sont douces pour les caresses et âpres à se resserrer sur la vie. Je les entr'ouvre pour mieux goûter le vent. Je les retourne pour les offrir tout entières au vent. J'entends le son du vent entre mes doigts... Je veux sentir sur tous les pores de ma peau la fraîche caresse de la vie.

Je suis beau. Mon âme est dressée d'une façon émouvante et noble. Mon désir ne connaît pas la peur et mon amour est fervent comme un hymne. Mon inquiétude a l'élégance et la pureté d'un arc... »

Après s'être chanté cette ode, Daniel s'assit près des premières vagues et se mit à creuser le sable humide. L'eau vint

bientôt remplir le trou, et le jeune homme se pencha pour s'y contempler. Mais il ne vit que le fond jaunâtre.

« Je n'arriverai même pas à imiter Narcisse...

Ah ! je ne suis pas aussi content de moi qu'il me plaît parfois de le chanter !

Je suis comme un homme qui aurait perdu la meilleure partie de soi-même.

Je m'étudie sans cesse et pourtant ne me connais pas.

Si j'essaie d'agir, je sens que mon effort sera stérile ; et quand je me veux regarder dans une glace, il me semble qu'elle ne reflétera que le décor...

Tout n'est-il que décor ?

Et j'avais l'ambition de créer l'Univers !...

Je suis plein d'orgueil mais aussi de pitié envers moi-même ; et je ne sais qu'essuyer les larmes qui tombent de mes propres yeux.

Comme je suis une chose incomplète ! Que le pauvre effort de l'homme est impuissant à le réaliser parfait ! C'est en vérité une grande science que celle de jouir et de sentir avec force et complexité. Mais une seule science ne peut satisfaire le désir de connaître.

J'ai eu des amis qui méprisaient toute

sensation et n'estimaient que la métaphysique ; d'autres qui ne cherchaient qu'à s'instruire, s'intoxiquant de faits comme un ivrogne de petits verres ; d'autres encore n'avaient de respect que pour l'action. Ce mot était alors de mode. C'était un mot. Certains le bornaient sans doute à la politique ou à la préparation militaire. D'autres, qui de leur point de vue plus large, auraient pu se passer de formule, l'étendaient peut-être à tout ce qui n'est point la seule passivité. Fonder un trust, être ministre ou député au Parlement, rédiger un journal, se marier, concevoir une pensée, faire un discours, chasser l'éléphant dans l'Ouganda, vendre de l'eau-de-vie aux nègres congolais... n'était-ce point également agir ?...

Il y avait une philosophie de l'Action, une morale de l'Action, une esthétique de l'Action...

Je ne comprenais pas bien ce que cette sorte d'école diffuse, diversement représentée, apportait de vraiment neuf. L'essentiel, condensé en Spinoza, avait été de tous les siècles.

Mais on finissait par s'apercevoir qu'elle était surtout une réaction contre l'intellectualité humaniste, et qu'il fallait l'entendre au sens le plus restreint.

Penser ne devait plus être considéré comme le but de la vie humaine : il fallait avant tout chercher l'intérêt de la race, la puissance de la Société ! L'espèce devait, sans vouloir se surmonter, trouver les meilleures conditions de sa permanence. La pensée n'était même que le moyen, l'instrument affiné d'une vie délibérément naturelle.

Ces professeurs avaient sans doute pour excuse de succéder à des Essenites. Ils m'agaçaient un peu et se bornaient en général à la chaire. Je ne pouvais m'empêcher de regretter Flaubert soucieux d'abord d'équilibrer sa phrase, et Baudelaire dont l'ambition était d'écrire des vers qui fussent beaux.

Quand je pense aux exhortations que d'ennuyeux farceurs prodiguent à la « nouvelle jeunesse » régénérée, à jamais délivrée des idéalismes décadents, ce m'est une farouche et délicieuse protestation que de vautrer sur ce sable stérile, devant la mer inféconde, l'inertie de mon corps, les yeux plongés dans la splendeur inutile du bleu dont se colore illusoirement l'infini.

Ils sont venus, l'un après l'autre, ou en même temps, tous les Penseurs et tous les Maîtres. Leurs impératifs se tor-

daient comme des foudres. Ou bien ils essayaient de me gagner par des sourires. D'autres étaient si ondoyants que j'aurais pu croire qu'ils se moquaient de moi.

Il y avait ceux qui voulaient me faire entrer dans les palais bien construits et confortables de leurs métaphysiques, et ceux qui voulaient me faire coucher sous le ciel.

Les uns me déclaraient une machine à penser, les autres me prétendaient fait avant tout pour sentir. Et parmi ceux-ci d'aucuns prônaient le sentiment, les autres la sensation.

Il y avait aussi ceux qui avaient le culte de la volonté, mais ne disaient jamais ce qu'ils auraient voulu que je voulusse. Aucun ne me donnait l'amour joyeux qui donne la force de tout comprendre.

Je fus séduit quelque temps par le sensationnisme le plus subjectif et le plus déchaîné : celui des livres tant lus d'Annunzio, de Wilde, du jeune Barrès et d'André Gide, et qu'on pourrait jusqu'à un certain point déduire d'un théorème de Spinoza (1). N'ai-je point moi-même

(1) *Ethique,* IV, 38.

écrit une sorte de roman où je voulais concilier le lyrisme et l'analyse, partant de la curiosité pour découvrir la joie ?

Mais j'avais encore trop peu vécu, trop peu pensé, pour que la solution pût être autre que pressentie. C'était seulement par un effort violent (déjà très méritoire) de rhétorique, sans doute, que mon héros parvenait à entonner les louanges de la vie (de la Vie).

Hélas ! je ne crois pas différer sérieusement de ce complexe et inquiet jeune homme en quête d'enthousiasmes et de raisons pour persévérer dans l'existence. Les auteurs doivent être rarement en avance sur leurs héros ».

La mer se retirait peu à peu. Une troupe d'enfants montés sur des mulets passa devant Daniel. Une femme du village marchait dans les vagues à moitié nue sous une robe aussi brune que sa peau. Malgré l'approche du soir la chaleur restait forte. Le jeune homme s'endormit vaguement. Quand il sortit de sa somnolence :

« Toujours ces obsessions, dit-il... Ce rêve fut d'une insupportable angoisse. Quel pouvait être ce château désert dont je parcourais fébrilement les salles, à la recherche d'une glace où je pusse pren-

dre conscience de moi-même ? Et quand j'eus trouvé le miroir tant désiré, quand je me fus placé anxieusement devant lui, je n'y vis rien, rien..

Hélas ! j'ai besoin de force et de tendresse, de vie intense et de douceur, d'action et de pensée, je veux sentir, je veux créer, je veux échapper au néant, à mes stériles inquiétudes. Et je ne fais rien, je ne suis rien. Je suis le prisonnier de moi-même. Je me ronge moi-même et j'en ai conscience.

Comment ai-je tenu les promesses de mon adolescence ? Avec quelle pure ferveur et quelle délicatesse le jeune homme que j'étais naguère, s'émerveillait-il devant le monde, et quelles fières prières il adressait à la vie.

Comme je suis fatigué...

Souffrance d'être une créature si merveilleuse et pleine d'espoirs, en même temps que si limitée. La Tension dont notre audace devrait nous rendre dignes serait-elle impossible à supporter ? Combien malaisément l'intensité se réalise-t-elle dans l'harmonie ? Comme je suis fatigué...

J'ai psalmodié une Invocation à la Fatigue.

Elle est, disais-je, le plus parfait dé-

sir : l'appel du grand Silence où se fond tout ce qui est particulier, éphémère et conscient.

Mon corps épuisé, disais-je encore sans déplaisir, ne peut plus supporter de vivre, et je ne peux plus supporter mon corps. Mes nerfs, je les ai mis à de rudes épreuves, pauvres chers nerfs que j'estimais tant. Je leur ai tout demandé comme à des instruments parfaits. Je suis las. J'ai trop désiré, et désirer moins, je ne le puis plus.

Je hais mon corps, dévoué mais infirme serviteur, cheval qui n'a jamais refusé de galoper plus vite que ses forces et à qui je ne peux pardonner de le savoir à bout.

La Fatigue est le plus parfait désir. Je suis désormais au-delà de la vie, dans l'Humilité absolue, et libre.

D'abord j'ai voulu devenir fou pour être soulagé du contrôle de mon âme.

Mais les yeux des fous sont inoubliablement fervents. Ils aiment la vie qu'ils créent incohérente. J'ai dépassé tout amour de l'action. Le sommeil hivernal de la marmotte est, dans le monde organique, ce qui se rapproche le plus de mon idéal.

Au lieu d'être le plus possible, je n'as-

pire plus qu'à dépouiller toute personnalité comme un masque inutile qui m'empêcherait de voir les yeux sereins du Néant, Dieu souverainement béat de ne pas connaître son existence.

Et comme j'ai appris à mépriser les hommes... Tous les « milieux » me furent tour à tour curieux et décevants.

Aujourd'hui, j'aimerais assez avoir une aïeule XVIII[e] siècle, blanche et fine, sans idées, mais compréhensive, — très « collet-monté » quant à elle, possédant une belle âme provinciale et légitimiste à la Barbey d'Aurevilly, mais rendue par le monde indulgente. Je commettrais des écarts de conduite pour avoir le plaisir de lui en faire confidence. J'entretiendrais de coûteuses maîtresses pour qu'elle me grondât délicatement et m'expliquât dans un esprit très conventionnel le danger des liaisons prolongées. Elle me menacerait parfois de me déshériter, et chaque semaine me ferait dîner à 6 heures avant de faire une partie de bridge qu'elle s'obstinerait à nommer whist...

Je voudrais aussi habiter un monastère roman où il y aurait une sorte de chemin de ronde avec des chapiteaux un

peu mystérieux. (Peut-être eussé-je été assez détaché de mon temps pour écrire un livre capable de faire comprendre l'art de l'époque aux futurs archéologues).

Comme j'eusse aimé me promener selon ses courbes et regarder, au-delà du parapet de granit, le monde.

De très haut, d'un cloître qui serait aussi une forteresse, regarder la Vie dont on aurait essayé de ne prendre que la quintessence... Dans la chapelle, des chants savamment étudiés auraient eu tant de ferveurs pour d'indécourageables élans, qu'un dieu y aurait été créé par l'Harmonie. Mais j'aurais aussi voulu qu'à l'aube, sur la tour, d'orgueilleuses trompettes saluassent le soleil...

Quand on a dépassé à jamais les illusions secourables, découvre-t-on mensonger, tout ce qu'il y a de noble, toute fierté, tout désir de parfaire ? Seuls les mirages seraient-ils beaux ?

Après avoir cherché l'absolu, mon anxiété devra-t-elle reconnaître qu'il n'y a pas de valeur, et qu'on peut seulement accepter de vivre moitié par indolence et moitié par orgueil ? Oh ! Le plus tragique des pessimismes !...

Est-ce de la force qui me manque ? Selon mon attitude, je devrais découvrir par

cette connaissance terriblement pure, dans sa plus exaltante nudité, la Joie.

Si je m'étais trompé, mon désespoir serait définitif. Devenir fou, mourir, vaudrait mieux que voir graviter vers le néant, mon effort, avouer l'insuffisance de ma valeur pour de trop ambitieux destins, me connaître comme un appelé qui ne sera jamais élu...

Voulant donner à ma vie sa plus haute valeur, je n'ai réussi qu'à perdre le goût de la vie. Voulant penser je pris le dégoût du réel, et comme je souhaitais agir, aucun but ne s'est imposé à mon bon vouloir.

En m'étudiant pour me connaître, je me suis rendu quasi stérile, capable seulement d'analyser mon impuissance. J'en suis venu à douter de ma personnalité vraie. Etre soi ! Ironie ! La base profonde de notre être. nous l'ignorons à jamais.

Ah ! pitoyable enfant, aurais-tu tout manqué ? Tu voulais fièrement être libre, et fus toujours plus ou moins serf. As-tu, toi aussi, besoin d'un rédempteur ? Malgré tes folles théories, ta faiblesse fut l'esclave des faits et des gens, des nerfs et des sens, d'un corps délicat, des livres et des rêves !...

Et des rêves...

Il me reste du moins la faculté de souffrir, et à ma douleur mon scepticisme m'empêche de donner nul dictame, tel qu'on en trouve tout préparés dans les drogueries morales où l'on vend bon marché.

« Achetez, disent les thérapeutes, achetez, vous tous qui êtes malades. Le remède est sans danger et se prend sans douleur. Il guérit un nombre vraiment prodigieux de malaises. Suivez consciencieusement la recette qui est bonne pour tous. Et jamais ne vous épuisez à la recherche des pures idées décevantes et stériles... »

Je souffre d'une façon atrocement délicate. Je m'attriste sur moi-même, et je vois m'apparaître le visage attendu de ma jeunesse, dans un candide parfum d'œillets, avec le sourire des jardins de mon enfance et des paysages raffinés du Valois. Ma fatigue me fait la trouver plus émouvante et je souris humblement à goûter la fraîcheur de ses mains.

Puis-je encore espérer en moi ? Triompherai-je de toutes mes lassitudes et de mes humiliantes neurasthénies. Ma famille songe à me marier...

En vérité, ne voilà-t-il pas un beau

discours, encore un beau discours ? Si j'étais Régnier, je pourrais l'intituler : Paroles devant la mer. Mais cet océan ne doit pas avoir de sirènes classiques ou symbolistes, et je ne le domine pas d'une terrasse au balustre marmoréen. Je n'ai ni thyrses, ni palmes, ni couronnes d'hyacinthes. Ici la vie se cache, ou se montre très humblement sous l'espèce de holoturies et des ajoncs rachitiques sacrifiés à la toute-puissance du Vent. Cette nature écarte l'éphémère conscience pour faire la place plus grande, à ce qui, plus durable, se rapproche davantage des vibrations éternelles de l'Éther.

Comme j'ai appris à jouir de cette terre si peu sensuelle ! De ce sable, comme du vent, je sais faire une caresse. Je plonge mes mains dans le sable. Je laisse le sable couler entre mes doigts, avec plus de volupté qu'un vieux juif d'Amsterdam ne pèserait la poudre d'or venue des Indes occidentales... Couché sur le dos, dénué de tout ce qui distrait, je regarde l'eau, je regarde l'air, et je m'exerce à imaginer que je suis éternel.

Entre deux plaines illimitées plus encore que devant les montagnes, l'homme et ses traces semblent insignifiants.

Mais que je les aime cependant, ces hommes et que je m'aime moi-même pour le plaisir, décevant malgré tout, de me regarder chercher à vivre. Pour celui aussi que j'éprouve à jeter au vent stupide des phrases consciencieusement équilibrées.

Leur construction me repose de l'épuisante analyse. Elle me console un peu de trouver tant de néant en moi. En ce pauvre cher moi dont je voudrais tant espérer... Ah ! se développera-t-il soudain vers d'insoupçonnés avenirs ?

En attendant, je vais me mettre à rédiger mon monologue... »

II

... qui est sans père et sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement ni fin de sa vie, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, demeure Prêtre pour toujours..... selon l'ordre..... qui n'est pas établi par la loi d'une succession charnelle.....

Presque aussi ennuyeuse que la première, mais toutefois moins monotone, cette partie réunira au moins trois personnages.

Daniel sortira de sa solitude et dans le miroir offert par la nature à la plupart des hommes, il se regardera non sans espoir.

L'activité douce, enveloppante et persuasive de la pluie semblait tendre à mélanger dans un même renoncement les formes et les couleurs bien définies du paysage. La voiture roulait et ressautait parmi les flaques, selon les très larges courbes d'une route qui suivait le fleuve Loire.

L'ubiquité de cette averse à la finesse quasi vaporeuse, avait quelque chose d'aigrement voluptueux, et cette intempérie était une des nuances les mieux seyantes au caractère de la vallée.

Ce n'était point, comme à Londres, un brouillard dur, opaque et terne, ni la marine brume des Flandres où semble parfois prendre corps la lumière, mais c'était à la fois un vêtement, une parure et une caresse. La terre de Touraine semblait une naïade magicienne qui, à force de danser parmi la brume et la pluie, eût réussi à s'en vêtir comme d'une flottante et blanche écharpe transparente.

Daniel venait passer quelques jours dans la famille de sa fiancée qui habitait dans la vallée de la Loire un château

dont quelques parties dataient vraisemblablement du roi François.

Aucun des rites classiques ne manquait à la réception qui était faite à Daniel. Un break était venu le chercher à la gare. Le jardinier ouvrit la grille du parc. Les roues grincèrent sur le sable des allées infléchies le long des pelouses. La mère de Blanche descendit les marches du perron. Un domestique bien portant, dont le visage attestait l'âme optimiste, vint porter les bagages. On conduisit le jeune homme dans une chambre qui était vaste, claire et solidement meublée. Une cloche annonça l'heure proche du dîner. On fit, avant de se mettre à table, quelques pas dans le parterre.

Consacré aux pièces de réception, le rez-de-chaussée du château témoignait par ses meubles respectables et modérément anciens, d'une vie large, de mœurs hospitalières et d'une importance sociale assez grande, mais dénuée de snobisme.

Après les orgies d'individualisme des plages du Nord, Daniel se trouvait solidement encadré, dans une famille dans un milieu et dans des traditions.

La mère de Blanche, douairière respectable, aimablement conventionnelle, chérissait les pâtisseries et les livres de

Bourget. Elle mangeait les premières, non sans remords, à cause de l'embonpoint menaçant, et calmait sa conscience en lisant ces derniers ; l'effort qu'elle y donnait lui procurait la satisfaction du devoir courageusement accompli.

Blanche était plutôt blonde, plutôt jeune, plutôt jolie, plutôt intelligente, somme toute charmante.

La cour que lui fit Daniel fut quelque peu originale. Il se trouva devant cette jeune fille comme le plus inexpérimenté des éphèbes devant le jouet le plus fragile et le plus facilement douloureux. Et cependant il ne parvint jamais à oublier les complexités de son âme antérieure.

« Je suis si compliqué, Blanche, disait-il, si inquiet, si désireux de m'oublier en vous et d'être parfaitement simple.

« Je veux aimer maintenant avec la spontanéité des bêtes et des fleurs nuancée de toute la tendresse inventée par les hommes.

« Mon amour pour vous me prouve qu'il n'y a de réalité saisissable que le désir et je suis honteux d'avoir un jour avoué ma grande fatigue.

« Blanche, il faut m'excuser de vous tant parler de moi...

« Aidez-moi, je crois être aujourd'hui assez désencombré pour attendre sincèrement de votre féminité un secours ».

La jeune fille ne cherchait pas à suivre les subtilités des discours de Daniel ; mais, émue par le son de sa voix, elle savait trouver quelque geste de douceur dont la conviction du jeune homme se faisait une joie. Elle s'étonnait cependant de l'entendre presque toujours analyser des états d'âme, et comme chercher à se prouver l'utilité de son amour. « C'est un artiste, pensait-elle... Et les hommes sont toujours égoïstes. Mais il est malgré tout bien gentil... »

Légèrement déconcertée par une cour peu classique, elle eût peut-être préféré une adoration plus préoccupée de son objet et des contingences aimablement frivoles dont on doit entourer l'Aimée.

Mais le Fiancé attendu, une fois choisi, elle unissait trop fermement à son instinct l'influence de son éducation, pour pouvoir ne pas l'aimer de tout elle-même. Ne pas l'aimer par-dessus tout eût été pour elle une catastrophe, qu'il était inutile et mauvais d'imaginer.

« Que faisiez-vous, dit un jour Blanche, le mois dernier, sur les immenses tristes plages du Nord ?

— « Je faisais des trous dans le sable humide. Il y venait aussitôt de l'eau salée. Alors, mon amie, je me penchais pour y contempler mon image dans un miroir créé par moi. Mais je n'y voyais que le gris jaune du fond, à travers l'eau trop transparente ».

— « Quel original vous êtes, mon Daniel ! » Et elle caressait les longs cheveux fins. Elle était douce et fraîche et un peu bête, comme il convient que soit une jeune fille...

Il semblait à Daniel qu'il faisait moralement une cure de campagne, de repos, de silence Il en venait à penser qu'il avait peut-être voulu trop exiger de lui-même et que la vérité était de trouver comme d'accepter ses limites. Il dit un jour tout haut :

— « Les organes malades ou imparfaits servent le cerveau et les nerfs. Toute la science de la vie est de savoir tirer le plus exact parti de ces instruments tels qu'ils sont.

— « La science de la vie... rêvait Blanche. Et le but de la vie ?...

— « Curieuse manie qu'ont les femmes et les jeunes filles de poser des questions formidables... La vie doit-elle donc avoir un but ? »

— « J'aurais voulu que vous me répondiez : Le but de ma vie c'est d'aimer ma petite fiancée qui m'aime tant.... »

Devant cette maïeutique féminine, ému et amusé, désarmé pour les discussions philosophiques, Daniel prit le parti de cacher son désarroi par une incorrection. Et pour la première fois sa bouche connut le goût des lèvres de Blanche.

Un soir, dans le salon, Gilbert improvisait au piano. Gilbert était le frère de Blanche. Il était de trois ans plus âgé que Daniel et, dès son arrivée au château, ce dernier s'était senti pour lui l'amitié la plus invincible.

Les sons s'enchaînaient selon une ligne un peu hésitante, avec des répétitions et des reprises, mais toujours pleins d'une distinction et d'une émotion très pure.

Dissonances, dissonances, — leurs multiples combinaisons ne savent pas encore créer une harmonie. Cris de haine, cris d'une révolte impuissante et indigne d'orgueil éclatant, çà et là comme des fusées successivement crépitantes... Sarcasmes... Rires navrés... Tumultes... Injures du vent et de la pluie... Hostilité du froid... Toutes les voix ne proclament que la haine. La laideur et la haine seraient-elles toutes-puissantes ?

Sur le champ désert du ciel, un astre rouge, d'or et de feu paraît et roule dans la nuit, sans toutefois l'éclairer. Il semble que seuls peuvent le contempler ceux

qui sont élus. C'est un monde où la Joie et l'Amour ne sont qu'une seule et même chose. Les hommes qui le regardent se sentent véritablement les fils de Dieu.

Des accords s'imposent où sont résolus tous les cris discordants. Seul triomphe l'Amour-Joie qui ne fait qu'un avec l'Etre...

L'orage avait pris possession du ciel. Sur toute la plaine pesaient des nuages sombres pleins de fracas. De plusieurs côtés à la fois se répondaient les éclats du tonnerre. Le vent chassait les nuages pour en amener d'autres également bruyants. La foudre ne tombait pas. Il était évident que les génies de l'air se livraient au-dessus des nuées à des jeux ou à des luttes mystérieuses. Daniel, qui s'était risqué dans la campagne avec sa fiancée, essayait de se donner l'âme d'un homme primitif, adorateur des phénomènes atmosphériques, c'est-à-dire à peu près celle des bêtes champêtres au-dessus desquelles l'homme marche, laboure, fait la guerre et beaucoup de bruit.

Les promeneurs durent se réfugier auprès d'une meule. Un petit braconnier qui chassait les alouettes et les tourterelles avec une canne-fusil, s'y était déjà mis à l'abri. Il avait des yeux brillants et rusés, et le profil d'un lièvre. Pour mieux se garantir de la pluie qui s'était mise à tomber sans contrainte, il arra-

cha des touffes de paille sous lesquelles il s'enfouit. On ne voyait plus que sa figure et il semblait un pauvre petit animal très mouillé. Daniel pensait à Jules Renard.

Le ciel prit enfin la décision de se rasséréner. Les sombres nuages s'enfuirent le long de la vallée du fleuve, et l'on entendait encore leurs détonations lointaines, lorsqu'un rayon de soleil cuivré vint se poser sur les ardoises du village. Puis l'air et la lumière semblèrent purifiés. Tout parut bienveillant et clair.

« Il y a encore de la douceur et de la bonté dans le monde », dit Daniel. Et il était heureux d'attribuer à son amour pour Blanche la joie dont il était plein.

Ce soir-là Gilbert parla cordialement à son futur beau-frère.

« J'ai tant méprisé la vie, disait-il, telle qu'elle s'offre ou veut s'imposer que j'ai souhaité m'exiler dans la stérilité des champs polaires, la lucidité des banquises, espérant trouver, au-delà des glaces austères, l'infini de la mer libre

dont rêvaient les anciens géographes. Je suis maintenant capable d'apprécier l'excessive fécondité des tropiques sans pensée, le bouillonnement de vie des forêts vierges moites. Car je suis sûr de me posséder assez bien pour ne m'y point évanouir.

Qu'il fut beau le jour somptueux d'automne où je découvris que je n'aimais plus la vie. Je devenais libre. La Vie, la Vie... avec quelle ferveur ne l'avais-je pas embrassée ! J'en avais voulu connaître tous les aspects, subir toutes les forces, souhaitant être comme un enfant ingénu dans ses bras maternels.

J'ai vidé la coupe : le parfum s'est évaporé ; j'ai dilapidé le trésor.

Comme une maîtresse trop connue, elle m'apparut enfin parfaitement désenchantée. Et j'entrevis ce jour-là qu'elle n'était pas la Vie Véritable.

La Vie Véritable est amour et pensée ; et à une certaine hauteur, l'Amour est Pensée, la Pensée est Amour.

Je parle beaucoup de l'Amour et vous pressentez bien que je n'entends point par ce mot la passion qui fait aspirer l'individu à se perdre dans le sein d'une autre créature ; ni même l'implacable désir physique qui encombrerait volon-

tiers notre vie de ses exigences aimables et tyranniques.

Il ne faut certes pas mépriser le plaisir, même sous les formes qui paraissent les moins hautes. Le Plaisir est un dieu qu'il faut vénérer, et les hommes sages n'ont pas assez de respect pour lui. Mais il importe de ne le pas trop servilement adorer. Le dieu s'est par trop galvaudé ; l'aveugle imploration des foules a fini par prostituer son culte.

Après une jeunesse dévouée à l'étude avec désintéressement, continua Gilbert, je fus avec émerveillement la proie de forces supérieures. Mon orgueil eût alors voulu croire au démon ; j'eusse souhaité être pathétiquement janséniste. Mais le quiétisme s'imposait, sinon le plus indulgent scepticisme. Je préférais mépriser ma faiblesse, plutôt que modifier ma pensée pour excuser mes actes.

Ce sont des années que je sacrifie presque en vain, me disais-je dans mes débauches ; ce sont des déserts de stérilité que je prépare, des trous d'ombre que je creuse, prodigue qui néglige de faire fructifier les talents confiés... Je m'enivrais même de mes remords. Je savourais la joie pénible de me détruire. Mais, très profondément, mon âme savait, malgré tout, qu'elle ne périrait pas.

Je fis toutes les expériences. J'ai eu des instants si étrangers à la vie que je désirais mourir, incapable de supporter l'idée de recommencer la lente existence. Ah ! qu'alors j'eusse souhaité qu'Elle, la Vie ingénue et simple, vînt à moi avec un visage paisible, une longue robe blanche, presque sans plis, des violettes dans les cheveux et des mains de la douceur qu'on rêve à la Pitié...

Mais mon âme la plus profonde savait qu'elle ne devait pas mourir.

Nous pouvons nous réjouir, Daniel, pour réaliser une partie de nous. Mais restons autonomes pour les possibilités que nous aurons élues.

Nous avons assez de santé, malgré tout, pour trouver une joie dans l'effort, assez de conscience pour nous diriger vers un but voulu, assez d'énergie pour ordonner nos désirs et surmonter la douleur, assez d'orgueil pour en faire naître la joie la plus splendide. »

Un grand besoin de solitude avait poussé ce jour-là Daniel à s'éloigner du

château pour une longue promenade, comme il aimait à en faire à pied à travers la campagne. Il était arrivé au sommet des côtes dominant la vallée. Devant lui s'ouvrait, sous une lumière dorée, la largeur d'une plaine à peine infléchie. Saisi du désir d'explorer, de faire reculer devant lui l'horizon, de savoir ce qu'il y avait au-delà, et vers quelles inconnues rivières finissait par s'incurver là-bas le plateau, Daniel marchait tout entier d'abord à la spontanéité de son plaisir. Mais il se mit à penser à son amour, et une inquiétude le prit. Il n'avait pas la conscience sereine au sujet de son amour. Il aimait, certes, oui; mais pourquoi ne se sentait-il pas soulevé, exalté, enivré, par la quasi surnaturelle ferveur dont il avait entendu vanter la sublime toute-puissance ? Il n'avait pas la paix. Et puis Blanche lui apparaissait comme une chose tellement fragile. Il tremblait de la meurtrir en la maniant sans adresse.

Il s'assit derrière un buisson un peu à l'écart de la route. Du côté opposé, sans l'apercevoir, venait quelque servante de ferme, et, la serrant de près, un jeune paysan. Un faux pas, traitreusement préparé, fit choir dans l'herbe la

fille. Le garçon également tombé sous prétexte de relever sa compagne ne le fit point avant que ne fût accompli l'acte le plus normalement essentiel à l'animalité la plus naturelle chez l'homme.

Daniel, avec discrétion, s'était plus soigneusement caché.

Quand il redescendit vers la Loire, le soir tombait avec somptuosité. Très exactement le fleuve répétait les chaudes couleurs du ciel occidental. Un papillon nocturne frôla deux fois la joue de Daniel.

*
* *

« Aimer comme une brute... ce serait tellement reposant », pensait Daniel, dont la complexité finissait quelque peu perversement par aspirer à la bestialité la plus simple. Son orgueil, d'autre part, désirait de Blanche, le sacrifice de ses pudeurs, de ses idées, de ses principes ; et pour preuve d'une complète domination, il souhaitait la possession charnelle.

Avec une habileté dont il ne se serait pas cru capable, il prit sur la jeune fille, moralement et physiquement, assez d'empire pour la convaincre, et une nuit, la

porte de sa chambre s'étant ouverte, Daniel entendit sa fiancée lui dire très pâle :

— « Je vous fais le sacrifice de mon passé, mon ami, parce que j'ai la foi que vous êtes tout mon avenir ».

Mais le jeune homme se jeta aux pieds de Blanche, et, la tête sur ses genoux, il pleura jusqu'à ce qu'elle sortît.

*
* *

Gilbert partit...

DANIEL A GILBERT

Je suis seul. Je suis seul avec mon effort, avec le souvenir de vous, Gilbert, l'image de Blanche et de quelques autres choses belles...

Ah !... qui nous apprendra à mépriser les hommes ? Ils saccagent et gâtent tout. Ils rient quand il faut se taire ou pleurer. Ils se courbent devant toutes les idoles, et, quand vient l'amour, ils le mettent en croix. Et ils souffrent eux-mêmes, sans comprendre, s'enthousiasmant pour leur supplice... Larmes du

Christ puni pour avoir porté aux hommes un impossible amour...

Ah !... mon ami, ces temps sont navrants et les hommes sont atroces et je n'ai plus foi en moi. Après avoir tant cherché à me bien façonner, j'ai peur de devoir m'avouer là aussi, en présence d'un néant. Seraient-ils morts enfin tous les grands désirs ? Faudra-t-il reconnaître qu'il n'y a plus rien à espérer ?

Les contingences, défiées avec l'ambition de les vaincre, ne peuvent-elles pas enfin nous réduire à merci ? Il y a tant de choses extérieures inéluctables, plus puissantes que la volonté d'un homme.

Nos mains veulent façonner la glaise et tailler le marbre. Qu'elles aient au moins de la terre toujours et des pierres pour y exprimer tout ce qu'elles ont à dire... et qu'elles ne soient point enchaînées...

Je cherche, j'étouffe, je me débats, je doute, je souffre, et j'en appelle à vous, de profundis.

GILBERT A DANIEL

Vous vous rappelez peut-être la lettre admirable que, le 16 juin 1787, Gœthe écrivit de Rome à ses amis allemands :

« Laissez-moi, bien-aimés, vous adresser quelques mots. Je me porte bien et je commence à me retrouver moi-même et à distinguer ce qui m'est propre de ce qui m'est étranger. Je travaille beaucoup et je grandis au-dedans de moi... »

Je voudrais, Daniel, que vous puissiez m'écrire de telles choses. Mais, puisque vous êtes dans l'angoisse, dans le découragement, dans l'état de « sécheresse » pathétiquement décrit par les mystiques, sachez que j'ai toujours en vous la confiance qui semble parfois vous déserter.

Toutes ces épreuves sont nécessaires. Il faut que vous ayez faim et soif, que vous soyez méconnu et accablé d'injures et délaissé par ceux qui vous semblaient les meilleurs. Il faut que vos rêves les plus chers vous soient les plus subtiles occasions de souffrir, et que le grain confié à la terre pourrisse avant de germer.

Combien ne suis-je pas souvent prêt de partager vos tristesses... Il faut parfois que nous doutions de notre dieu. Mais nous avons notre devoir et malgré toutes les lassitudes nous n'abandonnerons pas notre Foi. Notre foi non seulement en nous-mêmes, mais en l'œuvre qui nous dépasse. Se chercher soi-même

et trouver Dieu. — Car nous avons à réaliser ce qu'il y a de divin en l'homme. Nous avons à créer l'Humain, même en sachant que notre propre statue restera imparfaite. Courage. Pour vous, pour moi, pour notre amitié que je sais maintenant si pleine de promesses. Courage. On trouve toujours quand on cherche, et parfois d'inattendues merveilles.

Vous apprendrez à pouvoir vous passer de tout ce qui n'est pas essentiel, des plaisirs et des hommes, des atavismes obscurs et des illusions consolatrices. Vous pourrez user de toutes les nourritures avec la sécurité de savoir qu'aucune ne s'impose. Et quand vous serez complètement désencombré, digne du dédain qui fait sourire, vous danserez la danse du dépouillement volontaire... Toutes les roses, vous les arracherez de vos cheveux pour danser sur leur effeuillement. Vous danserez tant que vous serez ivre, vous danserez tant que vous serez dieu...

DANIEL A GILBERT

Ce que vous m'écrivez est beau. J'avais besoin de vous et votre influence fut bonne. Je ne puis vous donner meil-

leure preuve d'amitié que de vous le dire.

Je ne suis heureusement pas toujours dans l'état de dépression que ma lettre exprimait. Je l'ai décrit parce que je tiens à être sincère envers moi-même — et envers vous. Mais je n'oublie pas qu'il ne faut attacher d'importance absolue qu'aux états créés par nous, non pas à ceux qu'on doit subir. Il faut d'abord souffrir, puis rendre indifférente la partie la plus haute de nous-mêmes. La tristesse de découvrir laide la vie et mauvais les hommes, doit être enfin dominée par la joie de concevoir la Beauté.

Mais j'avais besoin d'être aidé et c'est vous qui m'avez rendu la ferveur. Ah ! ce soir, je suis ivre de mon enthousiasme et presque halluciné. Les images et les idées luttent à qui me possèdera, dansent autour de moi avec des sourires. Je sens une vague odeur de myrrhe. (Ce mot, à l'écrire, si précieux, me remplit d'une joie puérile...). Et j'ai vu m'apparaître un jeune homme qui avait le regard d'un dieu victorieux, avec des ailes comme Eros. Il me disait des mots insensés et délicieux à entendre :

« Je suis celui qui méprise les faux diamants, les clinquants et les dorures. Je

ne m'étourdis pas dans les fêtes bruyantes, et je passe au-dessus des pâles devoirs. J'ai été mis en croix et je me suis assis sur les trônes de la terre, mais je ne fus l'esclave ni des grandeurs ni des supplices. Toutes les ivresses, je les connais et je les donne. Toutes les ivresses sont en moi.

« Oh ! Dionysies déchaînées du dieu ambigu, fêtes sanglantes ! Arcanes orphiques ! Fêtes de Pâques fleuries et du printemps ressuscité ! Lamentations sur l'Adonis éternel aux flancs déchirés lorsque les eaux du fleuve se teignent du sang divin à jamais répandu... Toutes les ivresses, tous les sacrifices et toutes les communions...

« Si tu savais, si tu savais, jeune homme anxieux de connaître toute la vie, quels beaux chants je puis t'apprendre et quelles incantations !

Je suis la Sybille la plus ésotérique et la courtisane la plus prostituée, la liqueur qu'il faut boire dans le plus intact des Graals et le vin brutal où se perd la frêle raison des hommes. Je suis le cordial et le venin, et le fruit de la science défendu ».

Comme le Baptiste de Léonard, il levait l'index vers quelque chose d'inexprimé.

« Jamais tu ne retrouveras sourires semblables aux miens. Des vierges sont devenues folles parce que je les ai regardées. Je suis cruel, je peux faire souffrir (n'est-ce point au saint le mieux aimé, celui d'Assise, le Poverello, que Christ imposa ses stigmates ?), et je ne crains aucune douleur. Car l'amour est le désir du martyre. Certains sont holocaustes. D'autres y consument ce qu'il y a de mortel en eux, et descendent du bûcher œtéen pour participer aux choses les plus ineffables.

Comment trouves-tu le timbre de ma voix ? Ne résonne-t-il pas au plus intime de toi-même selon la mieux préétablie des concordances ? Que dis-tu de l'eurythmie de tous mes gestes ? En vérité, crois-tu pouvoir trouver ailleurs sourires semblables au mien ?... »

Mais, si j'ai retrouvé quelque ferveur, je n'en suis pas moins plein d'inquiétude, essentiellement inassouvi. Je me devine encore captif de tant de choses et je pressens devant moi comme un voile au-delà duquel, si je parvenais à le déchirer, s'ouvrirait, libre, une route...

Pensez à moi, Gilbert, à mes efforts, à mes faiblesses, à mes dangers, à mes espoirs. Et que votre joie vous soit conservée.

III

... mais par la puissance de sa vie immortelle... parce que la Loi ne conduit personne à la perfection, mais une meilleure espérance, par laquelle nous nous approchons de Dieu, a été substituée en sa place.

A Marseille, chez Yel et Yelle, Yanne et Yan, Daniel, Gilbert et quelques autres, artistes ou viveurs, passaient la nuit avec des mots, des désirs, des musiques, des verres, des fumées et des caresses. Certains d'entre eux ayant un sens assez profond de la beauté et des choses de l'esprit, de temps en temps, une phrase prononcée, un morceau joué au piano, un poème récité, variaient les banalités traditionnelles de l'orgie.

Depuis qu'il était venu rejoindre Gilbert à Marseille, Daniel se livrait farouchement à la débauche. Les autochtones l'auraient conçue sans doute superficielle, satisfaits de trousser des filles canailles en buvant un peu, et se grisant de beaucoup de bruit.

Mais les navires odorants, chargés de richesses et de microbes, apportaient dans le port encombré les passions de l'Orient. On va chercher des épices et l'on rapporte une métaphysique, avec des troubles et des ferveurs... Les morales n'exportent d'ailleurs pour les peuples que leurs tolérances et leurs équivoques.

L'âme de Confucius, de Mahomet ou du Bouddha ne s'embarque pas avec les denrées sur les steamers. Les yeux bridés et blasés d'Extrême-Orient, les yeux brillants et faux du Levant, les yeux d'Afrique, qui ressemblent à des pépins de grenade ouverte, font germer pittoresquement les sensualités occidentales.

Mêlés aux coussins épars sur le tapis de la pièce, les couples s'appariaient, sans souci des décences et des normes. Des silences succédaient aux rires, aux conversations, aux cris nerveux des femmes. Certains dansèrent des danses évoquant les mimiques sacrées de quelques peuplades africaines qui ne sont autre chose qu'un apprentissage de l'amour... Des membres se rencontraient pêle-mêle, cherchant à varier la monotonie des liaisons habituelles.

Certains visages étaient approfondis et comme simplifiés. D'autres ne semblaient qu'égarés et tellement intimement fatigués.

« Je crains que beaucoup d'entre nous n'aient perdu leur âme, dit Gilbert ; et je ne m'étonne plus que leurs corps cherchent si furieusement à se consoler de

ce deuil incomparable. Ces petites orgies m'incitent toujours à composer quelque mystique « laus castitatis »; mais j'y reviens de temps à autre, comme à une source de détente et de faciles excitations ».

— « Terrestres, terrestres nourritures ! dit Yan. Je sais des fruits défendus dont les dieux sont jaloux, déchaînant ou libérant de si merveilleuse façon les nerfs, que les plus intrépides, quand ils n'en meurent pas, ont comme la terreur du sacrilège... ».

— « Je suis allé, croyez-moi, dit Yel, jusqu'au bout du remords et d'intolérables inquiétudes m'ont parfois fait expier le grand péché qui est de perdre son temps. Comme l'art de vivre est difficile. A chaque instant, une seule chose est nécessaire. Ne rien faire que d'essentiel. Dieu, c'est l'être qui sait toujours ce qu'il doit faire et remplit adéquatement toutes les minutes de son éternité... ».

— « A moins, dit Yan, qu'il ne soit au contraire parfaitement inactif, et qu'une longue expérience ne l'ait persuadé de rêver passivement, sans même prêter à la triste comédie de sa création plus d'attention qu'elle n'en mérite. Je

crois Dieu trop intelligent pour n'être pas depuis longtemps dégoûté de toute espèce d'action. Sa suprême sagesse est l'absolue nonchalance ».

— « Je crains, cher ami, que vous n'ayez une idée fausse de l'intelligence divine... S'il est la plénitude de la force, Dieu doit être dépourvu de tout esprit. Et c'est bien pour cela que fut conçue la Trinité où l'Amour créateur du monde naît de la Puissance devenue, en le Verbe, consciente et lucide ».

— « Si je me suis reproché, moi aussi, disait Gilbert à Daniel, de n'avoir pas tiré de chaque heure les infinies richesses qu'elle contient en puissance, je n'ai toutefois pas regretté de me trouver dissemblable d'un financier, d'un boxeur, d'un député, d'un général, de ce qu'on appelle coutumièrement un homme d'action ».

— « Quel mot fut plus prostitué que celui-là ! Il faudrait lui réserver le sens que Spinoza lui assigna immortellement, et l'opposer à la passion, chose subie, non pas à la pensée qui est sa forme la plus subtile. Comprendre, aimer, créer, c'est peut-être une seule et même chose, mais la vie n'est une chose divine que si on l'embrasse de ce triple regard.

Vous comprenez beaucoup de choses, Daniel. Il est temps que vous vous mettiez à créer. Vous aimez beaucoup de choses. Il faut maintenant en façonner de nouvelles pour les offrir à votre ferveur ».

— « Galathée ! Galathée ! le sculpteur sans doute eut tort de la vouloir vivante, mais il est en effet beau de ciseler des statues... J'ai peur de mon amour pour vous, statues ! Ne plus pouvoir aimer que des statues... ».

Une ivresse bizarre guidait la conversation, rendait inutiles les transitions de la logique extérieure, tout en inspirant un besoin aigu d'analyse minutieuse et de ratiocinement.

« Entre tous les hommes, c'est lui que j'ai le plus aimé, dit Gilbert, revenant tout à coup à Baruch Spinoza. Une nuit, effrayé d'avoir scruté l'horrible abîme de la bêtise des hommes et de leur méchanceté, point assez sage pour connaître la divine indifférence, ne pouvant avoir d'indulgence pour des êtres que je ne méprisais pas assez, me sentant trop humain moi-même, éprouvant à la fois la honte d'appartenir à la même espèce biologique, et la conviction que je devais malgré tout leur reconnaître une part de ma divinité, je ne pus échapper

à ma réelle épouvante qu'en relisant les théorèmes de l'Ethique sur l'homme libre et sur l'amour de Dieu. J'ai compris depuis cette heure ce que c'est que la reconnaissance ».

— « Au fond, vous êtes un croyant », dit Yan, sans se désenlacer des bras qui le retenaient sur un divan.

— « Peut-être. Aussi bien fus-je longtemps obsédé par l'idée de valeur. Au collège, c'est avec angoisse que je me posais la question du libre arbitre ou celle de la réalité du monde extérieur. Un sens critique extrême me privait des solutions faciles, et j'écrivis un jour une lamentation qui commençait par ces mots : « Quelle subtile torture que la métaphysique... ».

« Sans doute en un monde qui vient de l'éther pour retourner à l'éther, est-il difficile de fonder des valeurs absolues. Fuyant tout esclavage, je ne laisse pas passer l'occasion d'une joie, comme je me plais à goûter les plaisirs triomphants de l'ascète. Je voudrais employer toutes les heures de ma vie et toutes les forces de mon âme à comprendre assez bien Dieu pour ne plus « pâtir des affections mauvaises et ne plus craindre la mort », pour aimer Dieu de cet amour

qui est indestructible et qui rend éternel... ».

Assis à la terrasse d'un café de la turbulente rue Cannebière, et attendant Gilbert, Daniel s'amusait du spectacle de la foule bigarrée au-delà de toute vraisemblance. Il s'exerçait à discerner, au milieu de cette paradoxale confusion, les races qui se manifestaient en chacun des passants. Il n'aimait guère d'ailleurs les peuples dits latins, artistes sans doute, mais superficiels, et, sans véritable individualisme, désordonnés. Il devait toutefois reconnaître que, physiquement, ils savent présenter des types d'une admirable animalité. Quels merveilleux instruments pour manier la matière en pleine lumière classique, sont ces marins, ces débardeurs, ces flâneurs en guenilles, aux démarches de fauves, aux yeux resplendissants et faux...

« Je suis heureux, dit-il à son ami survenu. Je suis heureux. Parfois j'eus des doutes sérieux sur mon propre génie. Après des semaines stériles, il m'est arrivé de m'asseoir devant une toile ou une page blanche, et les idées étaient des fantômes moqueurs qui me regardaient ironiquement de loin, insaisissables. Les plus banales prostituées seules se lais-

saient joindre ; et je m'écœurais des clichés qui voulaient naître.

Mais aujourd'hui, je me sens l'âme d'un dieu danseur. Tout à l'heure, j'ai dessiné devant la mer. J'étais la courbe du golfe et l'harmonie des collines âprement dénudées, la vibration des vagues, l'enthousiasme des couleurs et le lyrisme irrésistible de la lumière. Oh ! Gilbert, j'ai ce soir l'âme d'un dieu danseur qui a triomphé de sa lassitude pour essouffler les porteuses de thyrses, et est prêt à se déchirer soi-même au milieu de l'orgie sacrée afin de nourrir de son propre sang ses fidèles...

Ces hommes qui passent, ah ! savent-ils ce qu'il y a en eux de magnifique ? Je voudrais arrêter tous ces passants, leur secouer les mains, leur crier : « Mais regardez donc comme la Vie est profonde et belle ! Découvrez donc quelle est, sous toutes les rouilles, la splendeur cachée de votre âme... »

Heureux de voir Daniel plus confiant et plus joyeux, Gilbert estimait d'autre part que les expériences où il s'était jeté un peu trop fébrilement ne devaient pas devenir un esclavage. « N'avez-vous

quitté la vertu moyenne que pour d'autres banalités ? Vice signifie faiblesse. Dépassez-vous sans cesse ».

*
* *

« Je ne peux plus aimer Blanche comme je devrais le faire, » dit un jour Daniel, confiant et quelque peu gêné.

« Je le savais, répondit Gilbert. Dès le commencement j'ai vu que vous ne pourriez épouser ma sœur. Je n'ai fait à ce projet aucun obstacle, ne pouvant arguer d'une intuition sans preuve, et parce que je n'aime pas intervenir dans la vie des autres. Je le savais, Daniel... »

*
* *

« ...Je me résigne douloureusement, écrivait Daniel à Blanche, à sembler le type même du mufle ; et mon exemple montre combien il importe de ne se point tromper sur soi-même. Vous fûtes toujours égale et parfaite, tout le tort vint de mon erreur et c'est vous qui souffrez. Que nos fiançailles soient rompues ou que je vous épouse aux yeux du monde, il faut vous avouer, Blanche, que

je ne puis vous aimer de tout moi-même. Vous aurez été du moins la femme que j'aurai cru le plus sincèrement adorer et je n'en aimerai aucune autre.

Etre aimé de vous, Blanche, vivre avec vous, fonder une famille et la douceur d'un foyer... ah ! je suis exilé de toute cette tendresse...

Ne me haïssez pas comme vous pourriez normalement le faire. La haine est chose si laide. Vous découvrirez que la vie est plus vaste encore que la souffrance. »

Par là nous comprenons clairement en quoi consiste notre salut, autrement dit notre Béatitude, autrement dit notre Liberté, savoir : en un amour constant et éternel à l'égard de Dieu, autrement dit dans l'amour de Dieu à l'égard des hommes. Cet Amour, autrement dit cette Béatitude, s'appelle dans les livres sacrés « la Gloire » et c'est à juste titre.

SPINOZA,
Ethique, v, 36, scholie.

Do you love me? means : Do you see the same truth?...

EMERSON.

Multi dicunt animæ meæ : non est salus ipsi in deo ejus. Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea et exaltans caput meum.

Ps.

La fenêtre s'ouvrait sur la mer. Du haut de la Corniche, le regard embrassait la courbe parfaite du rivage, les îlots noirâtres embusqués à l'entrée de la rade, les jetées du port tapi au fond du golfe, les arêtes admirables, sous le soleil, du lourd fort Saint-Jean, les belles collines dénudées de l'Estaque et les lointaines calanques...

Toute la journée la lumière avait ébloui ce paysage. Daniel en avait admiré l'harmonieuse majesté, le désencombrement splendide, sans avoir le mauvais goût d'y trouver quelque classicisme artificiel à opposer à un vague romantisme sentimental qu'eût mal représenté la mer du Nord contemplée naguère.

Au coucher du soleil, les Amis s'étaient baignés dans des vagues tièdes qui étaient une palette pour les yeux et une caresse pour tout le corps.

Maintenant la pièce était remplie des couleurs du soir. Un dernier rayon magnifiait le corps nu d'un modèle qui savait l'art si élevé, si rare, d'être silencieux et purement triste.

Son ami préparant le thé, Gilbert se mit à jouer d'architecturaux hymnes de Bach à la gravité fervente.

Puis, demeurés seuls, les Amis s'accoudèrent à la fenêtre ouverte sur la nuit marine. Le paysage de mer lumineuse, de collines, d'îles sombres et d'étoiles était digne des pensées les plus hautes. Les âmes les plus fières pouvaient le contempler. Les plus nobles dialogues pouvaient être tenus devant lui...

« Apparences ! disait Daniel. Admirables apparences ! Je me demande si la parfaite connaissance ne tuera pas le bonheur et si la sagesse n'est pas de s'en tenir aux merveilles du décor comme aux belles illusions. Est-il vraiment bon de tout approfondir, de chercher à tout expliquer, de vouloir se faire sur tout des idées claires et distinctes ? Les douces couleurs sous lesquelles nous sourit le ciel, les nierons-nous pour proclamer l'horreur des infinis incolores et glacés ?... »

— « Les plus âpres vérités, les doutes les plus pénibles ne doivent décourager que les faibles. Nous devons les regarder face à face et savoir y trouver une exaltation virile. Il n'est pas de joie plus profonde.

Je vous aime, Daniel, et vous connais assez pour être sûr que vous êtes de ceux « qui n'ont pas reçu leur âme en vain ». Etes-vous prêt à tout sacrifier pour avoir des idées claires ? Vous sentez-vous digne de « la grande pensée libératrice » de Nietzsche, qui est de se considérer comme un instrument de connaissance ?

Daniel, Daniel, vous avez sacrifié à bien des dieux. Pour vous trouver, vous vous êtes analysé dans la solitude. Pour vous trouver, vous avez voulu vous contempler dans le miroir offert le plus naturellement aux hommes. Pour vous trouver, vous avez essayé de vous détendre et exalter dans les sensations multiples. Et jamais vous n'avez pu vous arrêter, car l'objet de l'amour se dérobe toujours dans tout ce qui est limité.

Mais maintenant, Daniel, regardez quelle est la splendeur de cette mer. Ne vous sentez-vous pas maintenant l'émerveillée ferveur de l'épopte qui vient d'être initié aux mystères d'Orpheus ? N'entrevoyez-vous pas le visage lumineux de notre Eros ?

L'amour, c'est l'enthousiasme de la pensée, et la pensée est la forme lucide de l'amour. L'amour, c'est le désir de contempler Dieu face à face.

Si la vie est capable de nous offrir un peu de l'absolu dont nous fûmes tant avides, c'est en lui peut-être que nous le trouverons.

Il y a quinze siècles, pendant un soir semblable à celui-ci, une femme et son fils, sur les côtes italiennes, contemplaient cette même mer et pensaient à leur dieu. Si parfaite fut leur extase, si grande la force de leur amour, qu'un instant ils crurent que leur âme avait été ravie dans l'éblouissement du sein divin.

Ce qu'il y a de beau sur la terre nous inspire la joie la plus grave et la plus pathétique ferveur.

Mon âme est vaste comme cet horizon. Mon âme monte aux plus hautes limites de ce ciel. Mon âme chante et danse et vole et plane... Mon âme est ardente, superbe et libre... Mon âme ne connaît ni le mal ni la peur.

Nous sommes malgré tout trop encombrés de ce qui n'est pas essentiel, trop esclaves de ce qui est passif en nous, pour trouver en nous un absolu et nous suffire complètement à nous-mêmes. Nous ne prenons vraiment conscience de nous qu'avec l'aide d'autrui. Mais l'amour erre lamentablement au milieu des mortels, inguérissablement inquiet et tou-

jours inassouvi. Le Verbe est venu dans son héritage et les siens ne l'ont pas reçu. La Lumière a lui dans les Ténèbres et les Ténèbres ne l'ont pas comprise. C'est en communiant dans la recherche et la contemplation des réalités supérieures que deux êtres pourront enraciner au plus intime d'eux-mêmes un véritable amour. Car l'Amour ne peut se reposer qu'en Dieu, ainsi que le dit l'Imitation, au-dessus de toutes les créatures.

De nombreux chrétiens ont attendu une troisième révélation qui serait l'avènement du Paraclet, le règne du Pur Amour et de l'Esprit, pendant lequel sera immortellement célébré le *sacrifice de gloire de Melchisédech* qui, selon les Gnostiques et l'hérésiarque Théodore, est plus grand que le Christ lui-même. Aussi bien n'est-il point le Christ dans sa « Gloire », et non plus douloureux ?

Daniel, nous pouvons marcher sur bien des routes dangereuses, et malgré tout sauver notre âme, si nous savons ces choses et ne perdons pas de vue les visages éternels. La plus haute conscience ! Le plus grand amour ! La plus parfaite communion ! C'est en nous, Daniel, que doit être dès maintenant offert le sacrifice de gloire. La vie peut être abo-

minable, telle qu'elle voudrait être subie, et il nous sera difficile matériellement de nous en abstraire. Mais le règne de l'Esprit sera conquis par notre ferveur. « Et nul ne nous ravira notre joie ».

FIN

DE

MELCHISÉDECH

SYMIAMIRE

L'Amour aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre.

Imitation de
Notre Seigneur Jésus-Christ.

... Une des milles postures possibles en face de la vie.

André GIDE.

Si j'entreprends d'écrire cette histoire, ce n'est pas par amertume, ni pour le plaisir un peu romantique de remuer les souffrances passées. J'espère n'y être poussé que par le besoin de prendre plus lucidement conscience de quelques émotions et d'une victoire remportée sur moi-même et la vie.

« On ne doit parler, disait Nietzsche, que de ce qu'on a surmonté ». Après de longues semaines pleines d'oubli et de renouvellements, je fais mes comptes et me trouve enrichi d'une assez belle désillusion. C'est une chose des plus essentielles que de savoir s'enrichir de ses désillusions. Laissons les lâches sentimentaux les pleurer et mettre en vers. Que notre regard soit pur et net, et notre âme désencombrée ! La seule revanche que je veux prendre sur Symiamire, c'est de savoir que tout ce que je vis de beau dans notre aventure, vint de mon seul désir et fut la création de mon rêve.

Symiamire venait de réciter un poème de Roland Niémirovitch quand je lui fus présenté dans les salons de Georges Oriane. N'ayant pu réussir à vendre ses livres, le maître de la maison les lisait en détail aux invités qu'il recevait chaque mardi — comme Mallarmé —. Le talent manquait moins à ses œuvres qu'un irrémédiable ennui qui glaçait ceux-là mêmes que séduisait leur réelle tenue littéraire. Une excessive affectation y figeait toute vie.

D'habitudes austères pour son propre compte, Georges Oriane recevait dans son hôtel de la rue de Lille, avec la moins éclairée des candeurs, le plus mélangé des publics. Peu à peu, un monde mélangé, celui des bars de l'Opéra, des restaurants de Montmartre et des ateliers de Montparnasse, y prenait la place des respectables bourgeois, relations de sa famille. Il ne se choquait de rien, ne voyant rien et ne pouvant s'imaginer que le goût de sa littérature pût se concilier avec autre chose qu'une parfaite honorabilité.

Comme il offrait ses petits fours et son porto aussi libéralement que ses poèmes, comme le quartier était central, comme à beaucoup de désœuvrés ses réceptions offraient une occasion de se retrouver, qui pouvait donner une double réputation d'élégance et de culture, Georges Oriane recevait de nombreux hôtes avec un plaisir chaque mardi renouvelé.

Qu'ils fussent réformés avec résolution ou brillants de décorations guerrières, il était de bon ton pour les habitués d'être patriotes et de professer une esthétique avancée, sans tomber toutefois dans le cubisme.

— « Permettez-moi de vous présenter mon ami Axel, qui aime tout ce qui est beau... » et, le regard distrait, Georges Oriane s'éloigna emporté par le flot de ses invités.

Symiamire me tendait une main molle et me fixait avec de grands yeux élargis encore par l'attention. L'intensité de ce regard me frappa. Je remarquai depuis qu'il était identiquement le même pour tous les autres...

La première impression que j'eus de cette femme fut qu'elle serait une maîtresse plus qu'agréable. Brune, de taille moyenne, de peau très nette, grave et

même triste d'apparence, souple, très souple et de gestes comme caressants, Symiamire était ce qu'on appelle dans l'argot sentimental « mon genre ». Hélas ! « mon genre » n'est qu'une dégradation de mon idéal, et mon idéal existe-t-il hors de moi-même ? C'est pour cela que je suis à jamais inguérissable. Ma lucidité m'a préservé toutefois d'être à jamais vaincu.

Chaque fois que sur un nouveau visage je découvre des promesses de bonheur, chaque fois je remarque le détail, le défaut, le stigmate qui doit engendrer au milieu même de l'ivresse, le nécessaire désenchantement. Il n'en fut pas ainsi avec Symiamire. Dès le premier abord il me semblait contempler la vivante statue même de mon désir.

Je ne savais rien d'elle. Heureusement j'aperçus Calype qui mangeait des gâteaux. Calype est fécond en anecdotes. La plus pure joie de sa vie est de se faire sans cesse de nouvelles relations et de posséder sur chacune les détails les plus pittoresques possible. Il est l'être le plus social qu'on puisse imaginer. Le concevoir, *en soi*, comme individu, sans tenir compte des rapports qu'il entretient avec ses semblables, impliquerait un vérita-

ble paralogisme. Il faisait aussi et récitait des vers.

Symiamire, me disait-il, pouvait être considérée comme une « femme du monde » bien, qu'à vrai dire, personne ne connût sa famille et quelle était exactement sa fortune. Elle était, bien que jeune, divorcée. Elle fréquentait assidument les milieux plus ou moins littéraires. Il n'était pas impossible qu'elle fût la maîtresse — ou l'amie, autrefois la maîtresse — de Gautier-Grand, le banquier... Elle récitait et faisait aussi des vers...

Calype finissait son compte-rendu lorsqu'entra Daniel Sorbier. Une nuée de jeunes gens se précipitait au-devant de lui, avec de petits cris de joie et force démonstrations.

Daniel Sorbier publiait des vers antiques sur des pensers qui n'avaient rien de radicalement nouveau. A vrai dire et quoiqu'il eût réussi à le faire croire, la poésie n'occupait qu'une partie de son existence, essentiellement vouée au monde et à ses vanités. Sa joie était dans les salons, sa jubilation dans les thés et il faisait ses délices de vivre parmi les enfants des hommes. Il parlait, il parlait, il avait de l'esprit; il faisait des mots et répétait ceux des autres. Il était le

centre d'un groupe de jeunes gens qui s'habillaient bien et faisaient presque tous des vers.

Je tirai Pierre Pingre à part du groupe qui entourait Sorbier, et je mis la conversation sur le sujet qui m'intéressait entre tous. Pingre était un Calype plus méchant et qui ne versifiait point. Il avait si longtemps vécu dans les milieux scabreux que les gens ne l'intéressaient plus qu'en fonction de leurs vices. On ne comptait à ses yeux que si l'on était inverti ou pour le moins intoxiqué. Le snobisme avait achevé de lui enlever toute personnalité. Ses yeux ne s'allumaient au milieu de sa figure ravagée que lorsqu'il était question du plus récent scandale. Il passait même pour favoriser les goûts de ses plus notables relations.

Mais je ne pus avoir d'autres détails car Pingre se précipita au-devant de Marcel Raynes qui faisait alors une entrée étudiée, conforme au personnage notoire qu'il rêvait d'être dans le monde et dans les arts.

— « Il n'est question que de vous dans le dernier *Cri !* »

— « Ne m'en parlez pas ! Je n'ouvre plus qu'en tremblant toutes ces feuilles.

C'est rosse ! Mon pauvre ami Maurice est affolé... ».

— « C'est lui-même qui l'a composé, murmura Calype à mon oreille et Sorbier m'affirma que c'était bien lui qui envoyait, sur sa propre personne, aux petits périodiques, des anecdotes toutes faites, avec prière d'insérer. « C'est un maniaque ; il s'espionne lui-même ».

Si vif était l'intérêt que je portais dès ce jour à Symiamire que je n'avais même pas un peu de honte de l'indiscrétion avec laquelle je cherchais à me documenter.

Elle s'apercevait d'ailleurs de ma curiosité et avec un empressement qui me parut, non pas de la coquetterie, mais la plus grande spontanéité, elle semblait m'encourager à venir plus ardemment vers elle. Je n'étais pas étonné, dans ma fatuité fervente, qu'en une première et mondaine conversation, elle exposât à un inconnu ce qui paraissait être sa plus sincère attitude devant la vie.

Symiamire me parut avoir une âme ardente et doucement fière. Sa jeunesse et la souplesse de son corps enveloppaient cette impression d'une grâce merveilleuse. Et elle savait si bien se servir de

sa voix... Je crus être immortellement à vous, Symiamire, lorsque, nous séparant ce soir-là, je vous entendis me dire sur un ton grave et chaleureux : « A bientôt, n'est-ce pas ?... Ayez confiance en moi », avec une forte poignée de main amicale...

— « Adieu, mon bon, me dit Calype en passant près de moi, vous verra-t-on demain chez la comtesse ? »

— « Quelle comtesse ? »

— « Mais « la comtesse » Arianine ! On ne parle que d'elle en ce moment ».

— « Elle reçoit d'une façon charmante, acquiesça Pingre, et des gens très bien. Jeudi dernier, il y avait chez elle le duc de Montefiore, Hugues, de la Comédie Française... »

— « Il y avait aussi le peintre Polybe et son ami, continua Calype. A demain, mon bon Axel. A demain, vous y rencontrerez Sorbier, vous y rencontrerez lady Beersbourgh, vous y rencontrerez... ».

Symiamire habitait dans le quartier de l'Etoile un appartement petit, mais soigneusement meublé, plein d'aimables bibelots et d'agréables étoffes. J'y vins la voir comme elle me l'avait demandé.

— « Je vous attendais », me dit-elle vivement en me tendant la main ; et dès les premiers mots, j'étais la proie de l'enthousiasme et de l'aveugle ivresse. J'admirais Symiamire, son nom, sa voix, ses gestes, ses yeux ; j'admirais Symiamire dans le décor dont elle s'entourait ; j'admirais tout ce que me disait Symiamire. Rien ne me choquait et pourtant je ne pouvais m'empêcher de constater dans sa conversation quelque chose de péniblement gêné. J'attribuais au plus sentimental des embarras l'incompatibilité cérébrale que je voulais nier éperdument.

Symiamire ouvrit un livre qui était posé sur la table. « Aimez-vous Bataille ? » Et comme j'appréciais l'auteur du *Beau voyage,* elle se mit à réciter. Mais le poème était choisi dans la *Divine Tragédie,* et c'était un développement facile sur le plus banal des thèmes. Elle

déclamait ; et cela ne paraissait être ni pour elle, ni pour moi, mais pour le seul besoin de déclamer. Elle déclamait comme un automate idéal remonté pour une crise de lyrisme. Mais ainsi que celui dont parle Heine, cet automate n'avait point d'âme ; et je ne m'en étais pas encore aperçu. Symiamire était lyrique, parce qu'elle s'imaginait avoir une grande sensibilité. A vrai dire elle était nerveuse et imaginative. Son excessive cérébralité n'était pas intelligence lucide et pensée critique, mais le simple besoin de se figurer qu'elle se passionnait sans mesure pour son idéal. La pauvre petite tête de Symiamire était la proie de tous les sentimentalismes, de tous les romantismes, de tous les Bovarysmes, livrée sans défense aux plus fades « poésies » et à tous les cabotinages.

Dans ce lyrisme veule et faux, dans cette passion déclamatoire, je ne pouvais voir qu'une abdication. Toute ma vie n'était qu'un effort pour essayer de concilier la véritable ferveur et la lucidité et je considérais comme le grand Péché, celui contre l'Esprit et pour lequel il n'est pas de pardon, le fait de mentir à son âme. Mais je pensais, ce jour-là, à d'autres choses.

— « Il faut que je parte, dit bientôt, trop tôt, Symiamire. Je dois goûter avec des amis. M'accompagnez-vous ? Comme je suis ruinée par la guerre et n'ai pas d'automobile, nous prendrons un taxi ».

Nous prîmes un taxi.

— « Je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance ; vous serez mon grand ami ». Et elle me regardait avec ce regard ardent, profond et fixe qu'elle avait pour tout le monde.

— « J'ai tant besoin de quelqu'un en qui je puisse avoir confiance. Si vous saviez, — je vous le dirai plus tard, quand nous serons très amis, — je ne suis pas très heureuse ; et quoi qu'on puisse penser, je me trouve parfois bien seule. Vous me consolerez. Et puis, ne croyez pas tout ce que vous diront de moi les gens... ».

— « Ah ! si vous saviez à quel point je méprise « les gens » et surtout ceux qui pourraient mal parler de vous. Si vous saviez... ».

— « Quand vous reverrai-je ? Ah ! ce soir, chez la comtesse Arianine... Pourquoi pas ?... »

— « Je ne suis pas invité ».

— « Vous trouverez quelqu'un pour vous y conduire. Et puis, croyez-vous

que pour aller chez la comtesse, il soit bien nécessaire d'être invité ? »

Symiamire ne semblait pas tenir à m'emmener prendre le thé avec « ses amis ».

— « Il y a demain une première de Sacha Guitry. Si vous étiez gentil, nous irions ensemble. Mais il faudrait retenir les places tout de suite. Oh ! soyez gentil ! Voici une colonne Moriss, regardons à quelle heure commence la pièce, et déposez-moi ici. Je n'aurai que quelques pas à faire dans la rue Daunou... A bientôt ! » Et elle me laissa dans le taxi à qui elle donna l'adresse du théâtre.

*
* *

Sylvair m'introduisit chez la comtesse Arianine. Il était, au milieu des gens falots, parmi lesquels je me promenais, et entre tous mes amis, celui en qui j'avais le plus fermement confiance. Je discutais souvent avec lui, je le plaisantais, je le choquais et je l'aimais. Il était avant tout un croyant pénétré de l'idée de valeur qu'il ne se lassait pas de chercher à fonder. Il croyait à la volonté sans en avoir beaucoup lui-même. Sans

dogme, il posait en principe la nécessité de la foi. Sans doute était-il destiné à devenir théosophe. Il estimait qu'on peut laisser une grande liberté à ses gestes, pourvu qu'on reste toujours maître de soi, sacrifiant tout à son œuvre. Il faisait de la peinture et construisait chaque année un nouveau système métaphysique.

La comtesse Arianine nous reçut dans un petit appartement, pittoresquement meublé selon le gré changeant de ses amis successifs, avec surtout beaucoup de divans et de coussins. Elle ne savait où caser ses trop nombreux visiteurs qui profitaient de l'encombrement pour se libérer de toute gêne.

Ils ne cherchaient pas à cacher que le plaisir le plus immédiat était, avec ceux de la vanité, le seul but de leur désir. Rarement on rencontrait un regard, un sourire, exprimant quelque vraie passion, quelque pensée, ou quelque ferveur.

— « Je ne sais vraiment, dit Sylvair, si je méprise davantage le monde bourgeois où des femmes sans regard s'épanouissent en de confortables vertus et ne se doutent même pas que ce mot veut dire force, ou celui-ci, satisfait de la va-

nité de ses perversions, chacun semblant dire avec complaisance : « Comme nous sommes vicieux ! Mais admirez donc le raffinement de nos vices !... Ce monde a toutefois le mérite d'être un peu moins ennuyeux que le vrai. Mais je suis effrayé de voir tant d'yeux qui se ressemblent. Ils sont vacillants et sans lumière, comme s'ils étaient le commun regard du même néant ».

La comtesse Arianine, toute à un officier américain qui venait pour la première fois chez elle, s'occupait peu de nous. Nous rencontrions à peu près les mêmes personnes que chez Oriane ; Calype mangeait des cakes en parlant d'un récent thé musical où le gros Lonlaire avait vociféré des fragments de son 18e opéra inédit.

Pingre disait du mal de personnalités aussi vagues que lui-même. Sorbier répétait les mots qu'il avait dits la veille, sans remarquer que les auditeurs n'avaient pas changé. En vérité, ces gens se renouvelaient aussi peu qu'ils existaient. Unis par le même besoin d'agitation, ils se divisaient en deux catégories qui, pour satisfaire à la fois leur agrément, leur intérêt et leur vanité, se mêlaient tout en se méprisant ou en se jalousant l'une

l'autre. Il y avait les « gens du monde » plus ou moins déclassés : femmes divorcées et remariées, amants trop sincères, hommes tarés ou compromis ou simplement impatients des obligations conventionnelles. Il y avait, d'autre part, les aventuriers parfois presque honnêtes, enrichis ou besogneux, dont le vœu était de passer pour « être du monde » et qui, dans celui-ci, plus facilement y réussissaient.

— « Et pourtant, dis-je à Sylvair, nous revenons dans ce monde, tant est fort le besoin de divertissement et celui de la recherche et parce que le malheur de l'homme est de ne pouvoir rester dans sa chambre, comme dit Pascal. On peut aussi rencontrer quelque caractère intéressant, un artiste de valeur, et souvent d'assez belles personnes ».

— « Comme Symiamire, n'est-ce pas ? » Et Sylvair souriait. D'ailleurs, il suffit d'avoir assez de puissance créatrice pour projeter sur ces êtres toute la beauté que nous voudrions trouver en eux ».

— « N'y eut-il pas un directeur de théâtre qui voulut remplacer les décors par des projections lumineuses ? C'est le symbole même de notre vie extérieure. Soit. Donnons une âme fervente au trou-

ble de ces foules ; soyons leur plus lucide conscience ».

— « Etes-vous libre, cette nuit ? me dit, vers la fin de la soirée, Sylvair. Je vous offre de la passer avec — oui, parfaitement — avec Symiamire elle-même ».

— « Ne vous moquez pas de moi ».

— « Je vous offre très sérieusement de passer la nuit avec Symiamire, répétait-il, avec Symiamire, une pipe de bambou et une lampe basse sur un plateau de laque. Comprenez-vous ? Notre ami Cyril nous invite chez Li-Hou-Kaï ».

— « Chez Li-Hou-Kaï ? »

— « C'est ainsi que Cyril appelle désormais conventionnellement son fumoir. Il vient de recevoir par Marseille un « Bénarès » de tout premier ordre. Et il paraît que Symiamire ne déteste pas fumer. Vous voyez que j'arrange bien les choses et que, comme Socrate, je puis me vanter d'exceller dans le métier d'entremetteur. Nous allons partir, il faut seulement laisser à Cyril le temps de se débarrasser de Madame Dubourg qui, selon sa coutume, cherche à former puis à emmener des couples auxquels elle offrira une commode hospitalité qui les séduira mieux que sa beauté trop mûre ».

Un taxi nous conduisit aux quais de l'île St-Louis.

— « C'est en souvenir de Baudelaire et des soirées de l'hôtel Pimodan, dit Cyril, que j'ai loué ici un pied à terre. L'escalier est en pierre et très grand siècle. Les fenêtres sont hautes et larges, les pièces ont encore leurs boiseries du XVIII^e^. Toutefois, l'une d'elles est meublée d'une façon moins classique, et je ne la montre qu'à de rares amis.

La pièce dont parlait Cyril était la plus petite de son appartement; entièrement tendue d'une étoffe violet sombre avec, aux centres du plancher et du plafond, un double losange orangé. Pas d'autre meuble qu'une grande lampe et des matelas violets semés de coussins compliqués.

— « Voici des pyjamas, des kimonos et des sandales... », nous dit Cyril, partagez-les-vous, pendant que je mets ici tout au point.

Quelques minutes plus tard nous trouvâmes Cyril vêtu d'une robe de soie noire, couché près d'une petite lampe à huile et tenant à la main une longue pipe d'ivoire ornée de signes chinois et d'une fleur de lotus en argent.

— « Cela me fait penser à je ne sais

plus quel livre de Jean Lorrain, dit Symiamire ».

— « Il est malheureux qu'on ne puisse plus voir de fumerie sans penser à Jean Lorrain, dit Cyril. Cet homme avait le génie du chiqué. Quoi de plus faux et apprêté que ses descriptions et ses sentiments ? Pourquoi eut-il assez de talent pour nous les imposer parfois ? Oublions-le ! Oublions-le ! Soyons sincères, compliqués, mais sincères ».

Après la première pipe, Symiamire éprouva le besoin de réciter des vers... de Musset. Après la seconde, elle me demanda si je n'irais pas le lendemain au thé du duc de Montefiore, et, après la troisième, comment je comprenais l'amour.

Cyril déclara qu'il craignait l'amour et n'en admettait que la moins complexe bestialité. « Hélas ! nous sommes trop cérébraux pour bien goûter l'amour. J'envie parfois les sentiments que doivent avoir les prostituées et les souteneurs, exaspérés par le piment qu'est la honte et la jalousie surmontée. J'aspire à l'animalité joyeuse et forcenée ; mais les étreintes sont pour moi une telle tristesse que je préfère le plus souvent « l'horreur d'être vierge ».

Symiamire, elle, ne comprenait pas l'amour sans y mettre beaucoup d' « Idéal ».

Mais que sa main est douce... Je sens la main de Symiamire frôler la mienne qui la prend. Elle est flexible et chaude au mince poignet. Ses caresses semblent celles mêmes du Bonheur. Et ses yeux sont les yeux mêmes de l'Amour. Ah ! le merveilleux visage, stylisé, pâli, approfondi qu'a Symiamire en ce moment ! Ses yeux flambent, doucement, égarés, élargis et semblant exprimer toute l'ivresse dont une âme humaine est capable. Ils flambent doucement au milieu des joues pâles, sous des sourcils un peu froncés par la tension nerveuse. Qu'ils sont grands et large ouverts sur la plus vaste joie !...

Symiamire, vous êtes près de moi pendant toute cette nuit, couchée comme une femme ou une maîtresse. De temps en temps je sens la pression de votre main. Nos bouches se rencontrent longuement... Et d'autres êtres que nous voyons à peine sont couchés près de nous dans l'ombre... De temps en temps une pipe grésille. De temps en temps une voix lente et sourde solennellement dialogue avec le silence... Le silence semble être l'amour

même que nous avons pour notre béatitude. Dans la pièce désencombrée de meubles et aux tentures violettes, flotte la calme ardeur de notre rêve. Derrière le triple rempart de la pensée, du songe et de la volupté, quel n'est pas l'isolement de notre bonheur ?

— « Comme nous sommes loin de la vie ! disait Cyril lentement, psalmodiant chaque syllabe ».

— « Que la vie est belle », disait Sylvair.

Et je me rappelais la phrase nietzschéenne : « Je n'aime du fond du cœur que la vie — et en vérité, je ne l'aime jamais tant que lorsque je la déteste ».

— « Comme nous sommes loin de la vie, répétait la voix de Cyril. Je hais la vie qui nous entoure et nous assiège, qui gronde autour de cette demeure dans la froide nuit lunaire, qui voudrait pénétrer dans cette pièce, balayer notre paix de son souffle brutal et nous ramener de force dans son tourbillon stupide ! Elle est semblable au froid extérieur qui entoure la tiédeur de notre chambre. Ah ! ne sentez-vous pas le tragique de cette chose : Si mon boy n'avait pas soin d'entretenir soigneusement le feu, ou si la fenêtre s'ouvrait sous la poussée du

vent, il suffirait de quelques instants au froid nocturne pour noyer cet îlot, anéantir cette retraite. Et si le vent soufflait notre lampe, il n'y aurait plus pour nous de refuge au milieu des ténèbres. Toute mon existence n'est qu'une lutte contre la vie extérieure qui cherche à s'imposer. Oh ! mes amis, je voudrais chanter pour vous un CHANT DE HAINE POUR LA VIE.

Il y eut des jours, où la vie m'apparut comme un bel animal sans grâce, rugueux, stupide, à l'odeur forte. Elle me dégoûtait un peu pour la vulgarité de ses exigences. Nous avons voulu plier la nature à l'ordre de notre intelligence ou de notre volonté. Mais le bel animal stupide ne se laisse pas faire facilement.

Ce n'est pas toujours sans envie que ceux qui s'en sont volontairement exclus, contemplent de loin le chœur ardent des hommes qui agissent dans la simplicité de leur âme et l'obscure joie de leur instinct. A voir leur ronde convaincue, parfois n'avons-nous pas été tentés de douter de notre choix ? S'ils avaient raison ceux qui vont tranquillement devant eux, ceux qui dansent et ceux qui crient ?...

Sans point d'appui tout préparé et n'étant plus portés par le courant, nous

avons mieux conscience de notre faiblesse, mais aussi de notre existence. Parfois notre cerveau est lourd d'angoisse. Parfois notre cœur est lourd comme la Fatigue du Monde.

Mais nous triompherons des peurs et des angoisses. Nous nous fortifierons de nos fatigues. Nous dresserons nos fronts à jamais libérés, sur la plus haute montagne où notre demeure sera bâtie à l'abri des climats, où le Repos sera la synthèse du mouvement et la Paix l'absolu de l'ardeur.

Il n'est d'autre Bien que de fuir la vie telle qu'elle veut s'imposer, que d'échapper à sa tyrannie par la ruse ou par la force. L'Art et la Pensée, l'Amour sacré, belles demeures de marbre incorruptible où nous nous abriterons. Larges terrasses aux nobles balustres où nous nous accouderons pour dominer la vie...

Nous échapperons par la ruse et par la force à celle qui est la grande Force et la Ruse parfaite. Et nous croirons ceci : de même que le but de l'art est de créer avec du relatif de l'absolu, de faire une synthèse de mouvements qui soit un transcendant repos (au lieu de rompre les lignes) et d'arriver à l'harmonie à travers les dissonances — de même nous

dépasserons nos inquiétudes pour conquérir une paix qui sera la plus tragique des guerres ».

*
* *

Au lieu de la sensation d'isolement, de repli voluptueux sur moi-même que m'avaient donnée les précédentes fumeries, j'éprouvais cette fois l'impression de ne plus faire qu'un avec Symiamire. J'étais sa grâce et sa tiédeur. Je ne distinguais plus si c'était à elle ou à moi qu'offrait les pipes le jeune homme, qui faisait cuire à la lampe basse les gouttelettes dorées.

La fumée, tranquillement, flotte. Les rares objets de la pièce nous paraissent légèrement déformés et bizarrement sympathiques. Un amour débordant naît en nous pour tout l'Univers, êtres et choses. Pourquoi tous ne sont-ils pas aussi sereins et aussi heureux que nous ? La volupté n'est-elle pas l'essence même du Cosmos. Tout est beau et bon. La perfection, comme disait Spinoza, se confond réellement avec l'être. Tout est admirable ; rien ne peut choquer. Je vois le pâle visage de Cyril près du corps adolescent qui s'est étendu...

Calme du monde extérieur. Solitude. Solitude. Recueillement presque tragique. Ah ! j'aurai tant aimé et tant méprisé la vie, qu'il est possible que je sois immortel ! Mes yeux sont tellement agrandis que, sans le secours d'aucun miroir, je sens qu'ils débordent sur tout le visage, que mon visage n'est plus que des yeux devenus assez larges pour regarder toutes les faces, toutes les couleurs, tous les bondissements de la vie. Oh ! que ma vie est tragique ! Comme invisiblement caressés, mes nerfs vibrent. Je ne suis plus qu'un système nerveux merveilleusement épanoui pour tout saisir, pour tout sentir.

L'ombre de la Main s'est dessinée sur le mur. C'est d'abord une fleur énorme et monstrueuse, cactus aux feuilles de chair.

Elle s'anime, se ploie, se recourbe pour saisir, pour cueillir, pour caresser.

Puis elle s'ouvre, dans un désir, dans une aspiration frénétique, comme si elle voulait se refermer sur tout ce qu'il y a de beau. Sa grâce devient presque tragique ; sa forme exprime l'ardeur de ce

qui veut soi-même se dépasser. Elle se tourne et se retourne, monte, monte... Parfois, elle se crispe d'angoisse, ou se ferme, poing pour frapper.

Maintenant, elle est forte et fière. Elle modèle, main d'ombre, d'invisibles formes que je sais belles, divines... Extasié, je la regarde qui crée, qui crée...

Mais quel glas sonnent ces milliers de cloches ?

L'homme ne pourrait-il se dépasser au-delà d'une certaine limite ? les nerfs ne vibrer intensément qu'aux dépens de leur propre substance ? N'est-ce que par leur usure qu'on obtient d'eux ce qu'ils donnent de plus parfait ?

Ah ! qu'une race vienne, qui nous foule aux pieds, pour s'élever plus haut, et nous donne enfin confiance dans le Cosmos !

*
* *

Le caractère de Symiamire s'accommodait mal de la seule harmonie. Une continuelle inquiétude l'empêchait de goûter la présence de chaque instant. Elle se tournait sans cesse vers les souvenirs du passé, ou était tourmentée d'un maladif besoin de changements extérieurs.

— « Vos pipes m'ennuient, dit-elle à Cyril. Elles sont trop longues à faire et à fumer. J'ai heureusement de quoi priser. Voici ma boîte à mouches ». Et elle nous montrait le fin panier ciselé.

Après les premiers moments d'excitation cérébrale et d'enthousiasme que lui donna sa poudre, l'action effrayante qu'elle eut sur ses nerfs, ses gestes déséquilibrés, sa loquacité incohérente mêlée de silences tragiques, inquiétèrent notre calme. Avec leurs pupilles dilatées au point d'absorber les prunelles et leur expression d'agitation diffuse et angoissée, les yeux de Symiamire semblaient me dire :

« La marche trop régulière du temps m'ennuyait. J'ai rendu folle la Durée. Elle court maintenant à toute vitesse, puis s'arrête brusquement, puis repart, plus rapide — comme mon cœur — précisément comme mon cœur... Serait-ce mon cœur qui bat le rythme du temps.

Est-ce aux dépens de mon passé que se dilate mon présent sans mesure, ou aux dépens de mon avenir ? En vérité je vis si rapidement que peut-être je me réveillerai demain avec des cheveux blancs. Un grand vide s'est fait autour de moi. O mes amis, donnez-moi une main à ca-

resser, une épaule où appuyer ma tête, le poids terrible de ma tête. Mes nerfs, tout à l'heure calmes et graves, abusent de leur toute-puissance ; et j'ai peur de ceci : que vont-ils me demander ? »

Elle délirait par intervalles après de longs silences. Je cherchais anxieusement où pouvait être sa pensée.

« C'est lui, Léon, je le revois, là, devant ce mur. Il me fait signe et voudrait me parler... Mais pourquoi donc a-t-il ce voile noir sur la tête ?

Ah ! je voudrais faire comme lui ! Un jour je prendrai beaucoup de cela, beaucoup... Je monterai dans un appareil, comme lui, je volerai très haut, je monterai vers le ciel et je tomberai... de très haut, très haut... ».

— « Elle parle de Léon-Jean, l'aviateur qui fut son ami », dit Sylvair à Cyril, point assez bas pour qu'il me fût impossible d'entendre. J'avais connu quelque peu Léon-Jean et entendu dire qu'après une nuit d'orgie, il était mort d'un accident d'avion. Etait-ce donc avec Symiamire qu'il avait passé cette suprême veille ? Je n'étais pas jaloux du passé de Symiamire. Pour aimer plus âprement, j'aurais presque désiré le savoir plus déchaîné, plus prostitué en-

core que je n'étais amené à le deviner plus nettement chaque jour. Malgré tout, mon cœur se serrait un peu à constater qu'en ce moment, un tel souvenir pût être aussi vivace en elle.

Mais une force matérielle plus puissante que ma tristesse terrasse mon corps et fait de ma conscience une chose vaporeuse, calme, calme... et légère, légère... Que peuvent, en ce moment, contre mon âme, tous les troubles et toutes les passions ? Nul ne peut me nuire. Aucun souvenir ne m'atteindra dans mon refuge. Je suis plus à l'abri qu'un seigneur féodal en son donjon, derrière les multiples remparts, plus en sécurité que la momie d'un pharaon dans la chambre mortuaire sous la montagne de pierres indestructible.

*
* *

Nous nous étions séparés vers midi, après un court sommeil accablé, sans penser à fixer un rendez-vous ; nous étions l'un et l'autre si convaincus de *mon* attachement qu'un revoir nous paraissait naturel et fatal. Nous devions aller au théâtre le soir et je savais

d'ailleurs dans quel thé la retrouver. Symiamire avait des habitudes que je connaissais déjà deux jours après lui avoir été présenté. Avoir des habitudes semble le propre de deux catégories très différentes de gens: ceux qui, pour libérer leur activité cérébrale, règlent leurs gestes rigoureusement, ceux que le désœuvrement, un manque de force, d'originalité, d'imagination et d'élan ramène quotidiennement aux mêmes actes vains, au même café, à la même pipe, à la même femme, ou au même genre de femmes.

Assis dès cinq heures à une petite table, je vis bientôt Symiamire entrer, serrer quelques mains et s'asseoir sans m'avoir vu, près de ses amis. Toujours les mêmes amis, un groupe qu'un nouveau membre venait parfois, pendant un plus ou moins long temps, augmenter, mais qui somme toute persévérait indéfiniment dans son être monotone. Je sentis ce jour-là combien m'étaient collectivement antipathiques les amis de Symiamire. Ils étaient ce qui me séparerait toujours un peu d'elle, ce que je devais traverser pour aller jusqu'à elle. J'étais plus jaloux de leur groupe que je n'eusse pu l'être de l'un d'eux en particulier. Ils étaient ceux qu'elle voyait avant moi,

qu'elle continuait à voir et qu'elle verrait encore après moi. L'amour ne rêve-t-il pas toujours d'emporter son objet bien loin de son ancien cadre et de commencer sous de nouveaux cieux une vie entièrement renouvelée ? L'amour est essentiellement un grand départ, un absolu recommencement.

Comment la jalousie du passé pourrait-elle se justifier, si l'amour est assez grand et haut pour qu'on comprenne à quel point la vie ancienne est abolie ? Les vrais amants savent qu'un jour ils sont morts et ressuscités dans la force de leur âge revivifié. Plus est parfait l'amour et plus cette renaissance est réelle. Symiamire, parce que nous nous sommes connus, êtes-vous bien morte et en effet ressuscitée ?

Je regardais mon amie qui ne m'avait pas encore remarqué. Bien qu'elle m'eût dit le fond de tristesse où elle vivait, et combien l'ennuyaient toutes les distractions et combien elle se sentait isolée au milieu de son monde, Symiamire semblait à ce moment la gaieté et la frivolité même. Visiblement elle savourait les marques d'empressement dont on l'entourait, jouissant de l'ambiance, de l'agitation, du luxe apparent, des petits gâteaux et des petits potins.

Elle m'aperçoit enfin. Un petit geste de la tête et un sourire semblent me recommander la patience. Elle vient au bout de quelques minutes, tend sa main dégantée à mes lèvres, s'assied à ma table et me dit :

« Comment allez-vous ? Que de monde ! Je ne vous voyais pas dans cette foule. Quelle chaleur ! Que l'agitation de Paris est fatigante ! Ah ! cesser cette vie ! S'enfuir dans un petit trou de campagne bien tranquille ! Tout Paris est ici, aujourd'hui. Je n'ai jamais touché tant de mains. Avez-vous vu Madame Y... et son ami Z... ? à gauche... derrière vous... ne vous retournez pas ». Et elle me demande une cigarette qu'elle ne trouve pas assez douce, et elle me donne le sonnet qu'elle a écrit après son déjeuner. « Lisez-le pendant que je retourne quelques instants auprès de mes amis ». Puis gravement : « J'ai beaucoup pensé à vous. Vrai ? C'est pour moi que vous êtes venu ». Je me sentais pâlir en fixant ses grands yeux graves. « Que faites-vous tout à l'heure ? Si nous dînions ensemble ? Je vais tâcher de me débarrasser de toute cette bande. A tout à l'heure ».

Je me fis assurer par Calype qui ve-

nait d'arriver que Gauthier-Grand n'était pas là. Ses solides occupations l'empêchaient de fréquenter les thés où Symiamire semblait d'ailleurs peu tenir à le montrer près d'elle. « Que lisez-vous ? Un sonnet de Symiamire. Oh ! laissez-moi le copier, je le réciterai à la soirée qu'elle donne demain, où je vous retrouverai, sans doute, cela va sans dire... n'est-ce pas ? Et les petits yeux brillants de Calype insistaient, guettant l'aveu ou la molle dénégation qu'il attendait de ma fatuité satisfaite. « Oui, certainement ». Je me rendais vaguement compte qu'aux yeux de mes amis je passais pour l'amant en titre de Symiamire, tandis que les amis de celle-ci devaient attribuer cette place à un autre, à Gauthier-Grand, sans doute.

Calype était suivi de près par Daniel Sorbier et son escorte de jeunes gens à tendances littéraires. Le poète frivole se mit à raconter des anecdotes spirituelles et à affirmer qu'il s'ennuyait à périr. « La vie vaudrait-elle la peine d'être vécue, mon bon Axel, s'il n'y avait pas le thé et les muffins... et les amis charmants comme vous ? Au fond, tout cela n'est pas drôle. » Et l'on devinait en effet, que, rentré chez lui, privé

de l'excitation sociale et de son principal plaisir, la conversation où il excellait plus qu'à la prosodie, le brillant Sorbier devait, seul, se sentir une pauvre chose, vaine et dégrisée, sans défense contre l'ennui et toutes les petites angoisses. Lui aussi se réfugiait dans un vague sentimentalisme, comme s'il eût espéré y trouver ce quelque chose de profond et de solide qui lui manquait. Avec tout son esprit et son scepticisme boulevardier, il avait une âme de midinette désirant une grande passion et incapable de la vivre.

Parmi les jeunes gens qui étaient entrés avec Sorbier, je reconnus Gustave Nigot qui avait, huit jours de suite, pris le thé avec Symiamire. Celle-ci avait une sorte de considération pour les pédants; car, bien qu'incapable d'un effort prolongé et austère, elle s'imaginait ne vivre que pour l'art. Mais elle se lassait vite des compagnons dont elle se toquait sans cesse et qu'après avoir pendant quelques jours considérés comme de « grands amis » elle « laissait tomber » aussi dédaigneusement qu'un singe rejette des écorces de noisettes creuses. Il paraît qu'on appelait chacun de ces personnages « l'homme de la semaine »,

sept jours étant comme je m'en aperçus la durée moyenne de ces grandes amitiés.

Gustave Nigot était homme de lettres. Ses cartes de visite portaient la double mention : littérateur, critique dramatique aux « Lettres de Normandie ». Il faisait partie de la Société des Gens de lettres et de quelques autres groupements « littéraires ».

Quelles possibilités de bonheur ne s'offraient pas à cet homme ? Avec quelle simplicité la vie, pour certains si multiple et touffue, se présentait-elle à ses désirs !

Un des premiers mots qu'il m'adressa avait été : « Envoyez-moi donc votre livre ». Je n'avais jamais rien publié ; mais aux yeux de Gustave Nigot on ne pouvait pas ne pas avoir fait paraître quelque chose. Puis il me demanda si je pouvais faire parler du sien dans quelque périodique. Que n'eût-il pas donné pour être cité par Souday ?

Nous montâmes dîner à Montmartre. Sorbier et un de ses amis nous accompagnèrent. A la table voisine, je reconnus quelques-uns des amis dont Symiamire s'était « débarrassée » et qu'elle retrouvait avec satisfaction.

Le petit bar-restaurant tenu par Timmy, une femme de trente ans, encore assez jolie qui portait traditionnellement un col masculin et des cheveux courts, réunissait chaque soir une partie des disciples montmartroises de l'antique Psappha. Je constatai que Symiamire semblait une habituée de l'établissement; Timmy lui serrait la main et paraissait la traiter avec plus de sympathie que de respect. J'étais agacé, et ne pus m'empêcher de témoigner cet énervement à mon amie.

— « Ah ! si vous saviez, Axel, s'écria Symiamire, comme je suis loin ! Si vous saviez quelle tristesse affreuse je trouve au fond de tout cela ! Comme je suis heureuse d'avoir en ce moment près de moi un grand ami affectueux comme vous l'êtes, comme il faut que vous le soyez... Ah ! je voudrais changer d'air... aller au théâtre... entendre quelque chose de beau, de tendre et qui élève l'âme... Il paraît que la revue de Sam Dex est très bien. Il y a des vers de je ne sais plus qui sur la cathédrale de Reims et Jeanne Vermeille est admirable dans une scène tirée de l'Evangile. »

— « Vous oubliez, dis-je timidement, que j'ai retenu des places pour la première de Guitry.

— « Ah ! c'est vrai, je n'ai pourtant guère envie d'y aller. On m'a donné une loge pour vendredi. C'est la revue de Sam Dex qui me tente le plus. Mais il ne faut pas gaspiller ; soyons raisonnables. »

Nous prîmes, bien entendu, un taxi et entendîmes la revue de Sam Dex, où un esprit douteux pimentait un lyrisme en toc et une sentimentalité de clinquant. Je fus un peu étonné et déçu de voir l'enthousiasme que semblait y puiser Symiamire.

« Très fatiguée de la nuit dernière », elle me quitta dès la fin du spectacle.

— « Et sourtout comptez sur ma grande affection. Vous viendrez demain soir... » Un geste de la main à travers la portière de la voiture, un sourire, puis un regard très grave des grands yeux...

Soirée chez Symiamire. A peu près les mêmes gens que toujours. En plus, Gauthier-Grand, qui me semble — je l'avais prévu — prodigieusement antipathique. Il a une barbe blonde ondulée et un monocle cerclé d'or...

Je remarque avec un peu d'amertume que depuis l'inoubliable nuit d'opium et de tendresse, mon amie — je l'appelle en moi-même mon amie — ne semble guère avoir cherché à me voir intimement. Elle n'est pas venue cet après-midi chez moi comme je l'aurais tant souhaité. Je me sens triste, angoissé, agressif. Et je m'irrite de voir tant de monde, alors que mon plus cher désir serait d'être seul avec Symiamire, seul avec Symiamire...

Je réussis cependant à la prendre à part quelques minutes. Mais notre conversation est gênée, banale.

— « Vous avez beaucoup connu Léon-Jean ? lui dis-je, sans savoir pourquoi, pensant tout à coup aux mots qu'elle avait prononcés, en divaguant l'autre nuit.

— « Mais oui, assez bien. Il était un de mes bons camarades ». Et les yeux étonnés de Symiamire deviennent plus larges encore.

— « Je suis stupéfait, Symiamire, du nombre des gens qui sont ou ont été pour vous de « bons camarades ».

Ses yeux s'élargissent au-delà de toute vraisemblance. Elle ne répond rien.

Partagé entre l'amour et le doute, l'en-

thousiasme et l'amertume, mes sentiments atteignaient un degré d'exaspération et d'acuité presque insupportable. L'instinct de Symiamire l'avertit qu'elle devait me reconquérir.

— « Je voudrais vous voir plus tranquillement. Que votre demain soit à moi tout entier. Je vous sacrifierai mes visites, mes essayages, mon thé, mes amis, mes leçons de diction et mes vers. Vous renoncerez par contre à vos études et à vos œuvres. Aussi bien n'est-ce point moi qui suis en ce moment votre chef-d'œuvre ».

Je ne savais si je devais accueillir cette parole avec émotion, indignation ou scepticisme. Quoi qu'il en fût et bien que nous eussions convenu de toutes les contingences, Symiamire ne vint pas chez moi le lendemain.

*
* *

Symiamire n'est point venue et ne m'a point écrit. Songeant à l'attitude qu'elle a gardée ces derniers jours, je pourrais en conclure qu'elle me délaisse (euphémisme). Mais il est difficile de s'avouer délaissé. Pourquoi ne serait-elle pas malade, très malade, malade au point de ne

pouvoir écrire ? Je sais pourtant que ce n'est jamais dans de tels cas que les femmes sont réellement malades. Et je maudis son sans-gêne. Quand une personne bien élevée en « plaque » une autre, elle a au moins le tact de la prévenir par le pneumatique traditionnel :

« Il m'est — ou il m'a été — impossible de venir, je vous écrirai incessamment ».

C'est correct et l'on comprend. Symiamire ne prend même pas cette peine. J'existe si peu pour elle que me manquer de parole ne vaut aucune excuse.

Et je souffre.

Je vais fumer éperdument pour m'éloigner de toutes mes misères. Bien loin, au-dessus des troubles et des rancunes, je me retrouverai dans l'ivresse, invulnérable et moi-même.

Depuis une heure, la lourde fumée épaissit l'air de la chambre. Ses volutes flottent et s'élargissent. Le grand calme est en moi et la grande ironie. Ma souffrance est maintenant hors de moi. Je sais qu'elle existe et qu'elle me ressaisira plus tard, mais en ce moment je suis libre et semblable à un prisonnier, qui pendant son heure de promenade jouit de l'air et du ciel en regardant la fenêtre de la cellule qu'il regagnera bientôt.

Je me demande si j'aime encore Symiamire et pourquoi je l'aime, après tout. Qu'y a-t-il de plus paradoxal, en effet, que mon enthousiasme pour un être aussi différent de moi et chez qui tout, au fond, est fait pour me choquer ? Ni par la raison, ni par ce qui dépasse la raison, je ne puis, en vérité, m'expliquer le vertige qui m'a saisi mardi dernier chez Georges Oriane, et qui va sans doute se dissiper aussi brusquement, comme un rêve en train de tourner au cauchemar, comme un trouble mirage dans la rose fraîcheur de l'aurore.

Je rêve les plus hautaines libérations. Je me vois sur une terrasse qui domine un jardin plein de fleurs et de fruits. Les nobles jeux de la lumière s'accrochent aux branches des arbres espacés et au balustre de marbre. La majesté est gracieuse, la clarté n'aveugle pas. La joie de comprendre se nuance d'une tristesse toutefois sereine en son amertume surmontée.

Je possède ma vie. Je suis maître de mes sensations, même quand elles semblent me donner le vertige. L'innombrable théorie des nuances se déroule devant moi. Chaque chose me paraît multiple et une. L'Illimité s'offre à mon désir.

Je respire les parfums entremêlés de fleurs, tremblant de joie à la pensée de les cueillir. J'admire les fruits merveilleux. Mais surtout, j'exulte de sentir lucide ma ferveur. Je sais qu'il y aura toujours des fleurs à respirer, des fruits à faire mûrir, et, qu'objet de ma connaissance, s'offre l'infini de l'éternel Cosmos.

Ah ! vais-je pleurer de joie à sentir le vent du soir souffler sur la terrasse comme pour entraîner mon âme vers le divin futur et à voir le soleil se coucher au loin comme pour m'attirer vers son éblouissement toujours reculé ?

Au mur une reproduction du Saint Jean de Vinci lève l'index vers quelque chose d'inexprimable. Il sourit si profondément à mon âme que je pleurerais de joie si j'étais capable de l'effort des larmes. Son doigt impérativement levé me signifie qu'une seule chose est nécessaire. Veut-il dire cette ivresse consciente, cette volupté lucide et surmontée que j'essayais de formuler avec des mots insuffisants : être soi, posséder son âme, sentir, créer, comprendre, vivre complètement et plus haut que la vie, vivre, vivre... ?

Je dus le lendemain quitter Paris pour trois jours, que je passai dans un petit village de la Côte-d'Or, à cheval sur un canal entre deux collines pierreuses et rousses.

Je partais seul et sur une impression d'amertume alors que mon plus fervent désir eût été de m'en aller avec Symiamire porter mon amour loin du cadre parisien dont j'accusais la facticité d'avoir favorisé mes désillusions.

Ah ! comme j'aurais souhaité, Symiamire, de quitter avec vous la ville pour aller vers n'importe où, pénétrés l'un et l'autre de cette idée que tout pour nous serait vain, sauf la parfaite possession de notre amour le plus profond ! J'aurais tout emporté avec moi, si nous avions cru tous deux très fermement que ce qu'il y a de plus beau dans la Vie est en nous.

*
* *

Ma fenêtre donne sur le jardin mouillé. Cette pluie, ah ! cette pluie sur le plus humide des parcs ! Les allées sont enva-

hies par les herbes, les arbres et maisons sont couverts de mousse. Tout va-t-il tomber en pourriture ? Seul, un petit massif de glaïeuls essaie de mettre le feu à l'un des coins de la pelouse. En vain, tout reste vert et gris et mouillé. Déjà une mare d'eau jaune pleine de joncs et de nymphéas, se creuse sous des arbres moisis. C'est par elle que la gangrène va se mettre à tout le jardin.

Ce décor démoralisant n'est pas fait pour réconforter la première soirée que je passe ici.

*
* *

J'ai dit à la partie la plus joyeuse de moi-même : « Où donc te cachais-tu ce matin ? » Elle m'a répondu : « Je me cachais tout près de toi, dans le brouillard. Il y a beaucoup d'étangs et de vapeurs dans ce pays... »

Le champ de terre fraîchement labouré semblait une mer de petites vagues jaunâtres, dont la brume eût limité à quelques mètres l'horizon. Les épis d'un champ de blé ratissaient le brouillard, des flocons laineux s'effilochaient dans l'air...

Puis le soleil est apparu, tache blanchâtre. Vers lui sont montés les soubresauts d'une alouette. Elle poussait de

petits cris ridicules et joyeux. Elle ne semblait pas dégoûtée de la vie...

*
* *

Le soir venu, je suis monté sur l'une des collines qui dominent le village.

Je ne pense qu'à Symiamire. Mon amour pour elle est le fond sur lequel se déroulent toutes mes impressions. J'ai oublié ses défauts, ses légèretés, ses torts à mon égard, pour ne me souvenir que de ses yeux et de sa douceur grave. Je voudrais mêler sa présence à toutes les sensations agréables que me donne cette campagne. De la savoir lointaine et incertaine, toute la tristesse du soir est en moi.

Le village est déjà dans l'ombre et la lumière va bientôt déserter les cimes. Derrière moi, sur le plateau roux au ras duquel le soleil est posé, souffle un vent, ah ! si triste.

Tandis que je descends, les cailloux roulant sous mes pas, je rêve que monte de la vallée la voix des hommes, qui serait un chant de victoire et de conquête digne de fêter l'agonie d'un soleil pour des êtres capables de créer une nouvelle lumière, un chant réconfortant d'orgueil

serein, de joie grave et vraiment humaine. Ou du moins le chant d'une belle tristesse, d'une douleur qu'on peut regarder face à face comme le cœur rouge du jour, réfugié à l'horizon.

Tout en moi réclame cet hymne où s'exalterait en communion avec l'humanité, le meilleur de moi-même.

Mais j'entends les sons criards d'odieux clairons, envoyant aux échos des nobles collines, d'oiseux et sautillants refrains, ou, plus répulsifs encore, de régimentaires sonneries. J'attendais auxieusement de mes semblables de quoi m'enorgueillir en eux, et ils m'envoient la dérision de leurs appétits médiocres ou de leurs bagnes. De cette vallée qui est belle, âpre et fière, ils n'ont su se faire qu'une prison dont les murs répercutent en l'amplifiant la musique de leur laideur.

Et je pense désespérément à un Zarathoustra qui descendrait de sa montagne pour apporter aux hommes la Table des Valeurs surhumaines, et mourrait de douleur en s'apercevant tout à coup que cela serait vain...

*
* *

Et je sens en moi toute l'amertume du penseur, toute la détresse du prophète.

Pour mon pauvre amour, ma volonté de perfection — je le sais, tout en me refusant encore à me l'avouer — ma volonté de perfection s'est heurtée aux plus insuffisantes vulgarités. Et je souffre d'autant plus que j'ai un peu honte de ma souffrance. Parfois mon délire d'abnégation est si fort que je trouve une joie déchirée à souffrir à cause d'elle, à me voir meurtri jusqu'aux os à cause de mon amour. Mais au fond de moi, il y a une sorte de remords qu'une telle douleur puisse me venir d'une femme.

L'Absolu auquel j'aspirais, j'avais pendant quelques jours cru le trouver dans l'amour de Symiamire. Hélas ! l'amour est inquiet et angoissé tant qu'il n'atteint pas la perfection de sa force. Et lorsqu'il y est arrivé, naît la conscience tragique d'une incompatibilité avec la vie. Le terrible besoin d'absolu le tire vers la mort. Une libération s'offre cependant : il peut se dépasser soi-même par la pensée, éliminant ce qu'il avait de trouble passion subie. (cf. Spinoza).

Comment Symiamire eût-elle pu ne pas décevoir mon désir ? Ah ! le pauvre mensonge essentiel où vivait cette femme ! Tout son déséquilibre ne venait-il pas précisément de l'illusion fondamentale

qu'elle se faisait sur soi-même ? Elle croyait chercher la Beauté et l'Amour, et ne cherchait qu'à s'étourdir, à oublier le néant qu'elle s'angoissait inconsciemment de deviner en soi.

Notre amour se traîna lamentablement sur cet originel malentendu. Pendant quelques heures elle crut m'aimer, pendant quelques jours, elle me fit partager cette conviction. Et ce fut l'amertume la plus tristement énervante. En ce moment, je la juge sans indulgence. Que cette femme manque de sincérité et qu'elle manque aussi de tendresse ! Pour elle, la plus douce caresse n'est qu'une coquetterie ou une routine. Comme elle me fut peu secourable ! Parfois la simple étreinte d'une main affectueuse eût suffi à l'exultation de mon cœur. Et quel baume n'eût point été pour moi la simple lumière de deux yeux francs.... ?

*
* *

Quelques heures avant mon départ, on m'apporta une lettre de Symiamire. Elle s'excusait de sa coupable inexactitude, bien que tout ne fût pas de sa faute. (« Ah ! si vous saviez, mon ami... je ne suis pas toujours heureuse... »), elle m'attendait comme sa meilleure affec-

tion. Elle me tendait ses mains pleines de désirs et de promesses.

Curieuse manie qu'ont les femmes de vouloir nous faire croire — et se faire croire — qu'elles nous aiment, alors qu'il serait si commode et plus agréable de s'entendre avec une loyauté aimable et même un peu cynique !

Mais telles ne sont point les réflexions que m'inspire sa lettre. Je suis tout entier reconquis à Symiamire et à l'amour. Le jardin est clair et harmonieux. L'ombre des platanes s'étend sur les pelouses avec noblesse. Des oiseaux jouent parmi les géraniums. Je vous aime encore, Symiamire.

*
* *

La vitesse du rapide qui me porte vers Paris est secourable à mon impatience. C'est une véritable sympathie que je trouve en sa fougue. J'ai télégraphié à Symiamire l'heure de mon arrivée en l'invitant à dîner. Sûrement, elle sera venue au-devant de moi sur le quai de la gare.

Symiamire ne se trouvait pas sur le quai de la gare à l'arrivée de mon train ; et ma soirée, sans nouvelles d'elle, fut triste.

Je passai le lendemain sans aucune lettre.

Je ne voudrais pas avoir l'air d'être méchant pour vous, Calype, mais, lorsqu'à la fin de la journée, je vous vis entrer chez moi, j'eus la très nette intuition que votre figure blême et rocailleuse était le présage d'une désagréable nouvelle. Vous ne saurez jamais à quel point vous avez pu m'agacer lorsqu'en vous asseyant, après avoir haussé les jambes, déjà trop courtes, de votre pantalon, pour en ménager les plis, vous me dîtes avec la voix de Berthe Bady : — « Mais oui, mon cher, je passais dans votre quartier, alors j'ai eu l'idée de monter pour vous demander pourquoi on ne nous avait pas vu hier soir chez Pingre... etc..., etc..., car je savais d'avance que vous alliez me dire bientôt quelque chose dans le genre de ceci que vous me dites effectivement : « Chez Pingre, hier soir, il y avait pourtant Symiamire. C'est pour cela que j'ai été étonné de votre absence ».

Vous ne vous êtes peut-être pas aperçu que je pâlissais un peu. Mon premier mouvement fut de ne pas me livrer et de dire : « Je ne suis rentré de la campagne qu'assez tard dans la nuit ».

J'éprouve, Calype, le besoin de me confier à vous, j'épanche en votre sein décharné toute mon amertume et je comprends bientôt que c'est précisément parce que Symiamire devait venir chez lui que Pingre ne m'y a pas convié ; que Pingre a dîné deux fois en trois jours avec Symiamire, chez Timmy ; que Pingre, en somme, fait une cour sérieuse à Symiamire, bien qu'il n'y ait encore aucune preuve décisive permettant d'affirmer que Symiamire soit déjà tombée dans les bras de Pingre.

Ma douleur irritée trouve en cette image un réel soulagement. Pingre est, entre tant d'autres gens de son milieu, un être si visiblement antipathique ; sa laideur s'aggrave d'un tel ridicule et d'une telle vanité qu'en vérité, je ne pourrais imaginer pour votre manque de tact, Symiamire, pire vengeance que de vous abandonner à ce fantoche.

*
* *

Calype m'a emmené prendre le thé rue Daunou. Nous nous sommes assis auprès de l'aimable Palémon. Palémon est un débauché austère, un immoraliste mystique, un pontife de l'amour libre... Palémon est aussi un puriste. Il est puriste en l'art d'écrire et puriste non moins en l'art de vivre. Ses écarts les plus scandaleux seront toujours dogmatiquement justifiables. Ses phrases sont époussetées et ordonnées, jusqu'en leurs incorrections parfaites. Regardez sa vie à la loupe : elle est nette comme un cottage anglais, elle est aérée et libérée. Mari ouvertement infidèle et notoirement trompé, il assure que son ménage est la préfigure idéale du couple de demain.

Après m'avoir récité quelques-uns de ses vers, il m'exposa ses idées sur l'amour platonique. Mais je ne pus suivre très longtemps ses explications, car Symiamire entra dans la salle.

Peu importe ce qu'elle me dit. Elle s'excusait, se désolait, parlait très vite. Je cherchais au son de sa voix plus qu'aux paroles elles-mêmes à connaître

ce qui surtout m'intéressait. Pouvais-je encore considérer Symiamire comme mon amie ? Pouvais-je avoir confiance en elle ?

Elle mentait si essentiellement et avec une telle perfection que je la quittai cette fois encore dans l'incertitude. Je ne pouvais pas ne pas appréhender son détachement : elle n'eut pas le courage de me le signifier. Demain elle viendrait chez moi me voir, m'expliquer tout, être toute à moi.

Naturellement, elle ne vint pas. Il me fallut bien perdre mes suprêmes illusions. Ah ! dans la solitude de mon attente, quel amer Chant de Haine n'ai-je pas psalmodié enfin contre Symiamire !

Symiamire, vous ne savez pas ce que c'est que l'Idéal, et vous vous méprenez étrangement sur la nature du vôtre.

Bovarysme, Bovarysme, dirait l'ennuyeux Jules de Gautier... Vous prenez pour quelque chose de très beau, de très noble et de très pur, la synthèse de vos petits appétits inassouvis, Symiamire, Symiamire.

Et tout cela est si vague dans votre

jolie petite, petite tête. Οὐκ Χεαὶα . . . . disait Esope le Bossu mal aimé des femmes.

Pour une aspiration désintéressée vers ce fameux Idéal, Symiamire, vous prenez votre petite neurasthénie, pour de l'orgueil, votre vanité, pour un masque, votre vérité, et pour une réalité profonde l'apparence que vous voulez donner à votre néant, ô très vide et très lamentable Symiamire !

« Tout est chiqué en moi », m'avez-vous dit un jour, à propos d'un maquillage sans doute et par boutade...

Mais comment vous pardonnerais-je, Symiamire, de m'avoir fait partager les illusions que vous vous faisiez sur vous-même, pis encore, sur votre amour à mon égard.

Et comment n'aurais-je pas honte d'avoir permis à ma joie de dépendre de vous ? Quand je fus privé de vous, Symiamire, je me suis trouvé comme un morphinomane brusquement sevré de son poison.

Assez ! Assez ! c'est à ma douleur que je parle. Assez ! Tais-toi ! Je te méprise et tu n'as plus de droits sur mon âme ; je te l'ai assez longtemps sacrifiée. C'est maintenant à toi d'obéir, ô ma douleur.

Couche-toi à mes pieds comme un chien repu et fidèle. Ah ! je sais bien que vous me direz, Symiamire : « Restons bons camarades, ne suis-je pas toujours votre amie ? » — Comment serais-je l'ami d'une morte ? De vous, en moi, il ne doit rester qu'un souvenir, et je vous avoue qu'il n'est guère admirable, ma petite Symiamire.

Un pantin, un charmant pantin mû par la grande Hystérie à l'intérieur duquel un phonographe caché prononce des phrases sentimentales... Mais, Symiamire, savez-vous ce que c'est que l'amitié, pour me proposer d'être l'ami de ce pauvre petit pantin !

Enfin, j'ai retrouvé quelques-unes de mes joies. Ce soir, je jouis de mes livres, de ma chambre, de mes meubles, des coussins de mon divan. Je fume, je lis, j'écris.

Je n'ai plus d'idée fixe, ni d'inquiétude maladive. Je ne vis plus dans un mensonge, j'ai retrouvé en moi un vieux camarade pendant quelque temps perdu de vue.

Je classe des bouquins dans ma bibliothèque. J'en feuillette quelques-uns, et, lisant des pages au hasard, je tombe sur ce théorème de Spinoza, le troisième du livre V :

Une affection, qui est une passion, cesse d'être une passion sitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte.

Sans vain orgueil, il convient vraiment que je me rende justice. Mon amour fut toujours supérieur à son objet, non pas à celui que je créais du plus intime de moi-même, mais à celui que je dus enfin me résigner à reconnaître. J'aimais avec toute ma spontanéité et toute ma réflexion. Malgré moi j'aimais, et j'aimais aussi parce que je voulais aimer. En cet être je chérissais la plus aimable partie de ma vie, et c'est pourquoi je voulais que sa vie fût très belle. En lui, je voulais voir ma Voie, ma Vérité et ma Vie. Sacrilège, j'ignorais qu'un tel amour ne pouvait se reposer qu'au-dessus de toutes les créatures. Je croyais ne pas pouvoir me réaliser parfaitement en dehors de mon abandon à celle-là, et je rêvais pour elle l'effort le plus noble, pour nous, les plus hautes communions.

Et maintenant, je suis devant mon amour comme devant quelque chose de plus triste que des ruines ; un chef-d'œuvre qui n'a pu être qu'ébauché.

J'aurais, j'avais tout fait pour que notre affection fût parfaite. Mais il m'a

bien fallu m'apercevoir que plus je m'exaltais et moins j'étais à l'unisson, et la douleur de cette dissonance m'a d'abord fait grincer des dents.

Maintenant je me retrouve ; je ne veux plus penser aux yeux de Symiamire contre lesquels ma foi est venue se briser. Ses yeux graves et grands qui semblaient immortellement émerveillés, je sais maintenant qu'ils étaient vides. Il n'y avait que du néant le plus égoïste au fond de leur fausse tristesse. Ils étaient vides et ils auraient pu absorber la jeunesse de toutes mes énergies comme la splendeur de tous mes rêves.

Et je ne veux plus penser aux plis de sa bouche que j'ai aimée, aux plis de sa bouche tordue par les plus petits mensonges.

Un vertige m'avait saisi, de grandes taches d'or, de sang et de nuit tournoyaient devant mes yeux. Mais quand je pus distinguer le fond du gouffre, je vis qu'il n'y avait que des pierres grises, du sable et quelques arbustes rachitiques.

Je ne veux même plus me demander, lorsque je penserai à Symiamire, si elle m'a un moment aimé, si elle a cru m'aimer, ni à partir de quand elle m'a menti.

Je ne puis pas la haïr, je peux à peine la mépriser, surtout la plaindre. Je ne lui en veux pas. Je ne sourirai même plus à l'idée que je la laisse à Pingre. Je ne chercherai même pas à comprendre la perversion de sa féminité.

Symiamire était comme la vie, incohérente, absurde et insuffisante, comme la vie qui refuse de se plier à l'harmonieuse beauté de notre idéal.

(1917-1918)

FIN

MELCHISÉDECH

SUIVI DE SYMIAMIRE

a été imprimé pour la maison d'édition

LA CONNAISSANCE

sise, 9, Galerie de la Madeleine, PARIS (8e)

par JULES CÉAS & FILS,

à Valence-sur-Rhône

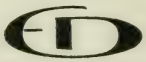
Il a été tiré de cet ouvrage :

7 exemplaires sur papier Chine ;

26 exemplaires sur papier impérial du Japon.

Les deux premières éditions ont été imprimées sur velin de Montgolfier.

Justification du tirage :



PQ
2607
E58M4

Dermenghem, Émile
Melchisédech

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 28 04 04 002 3